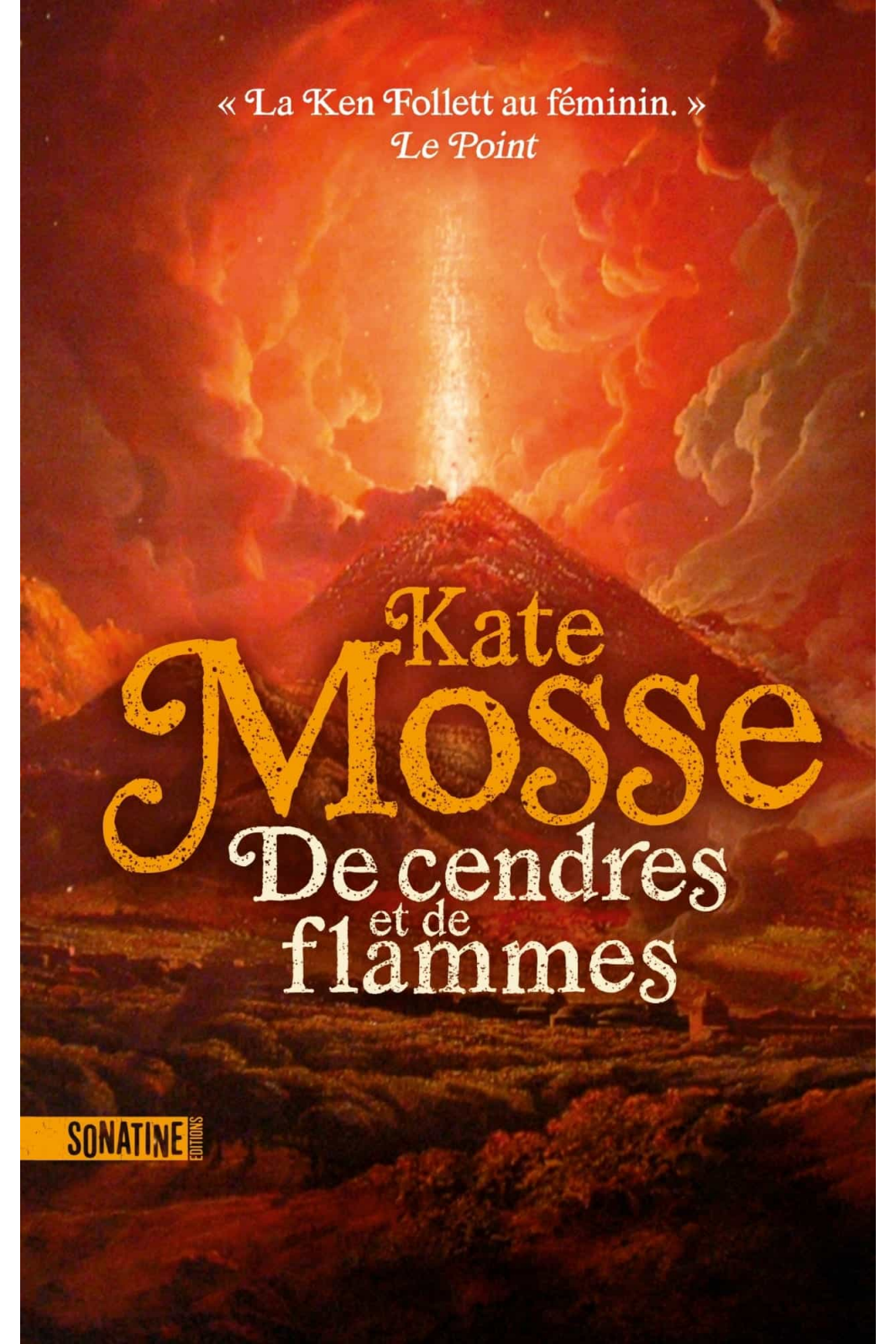
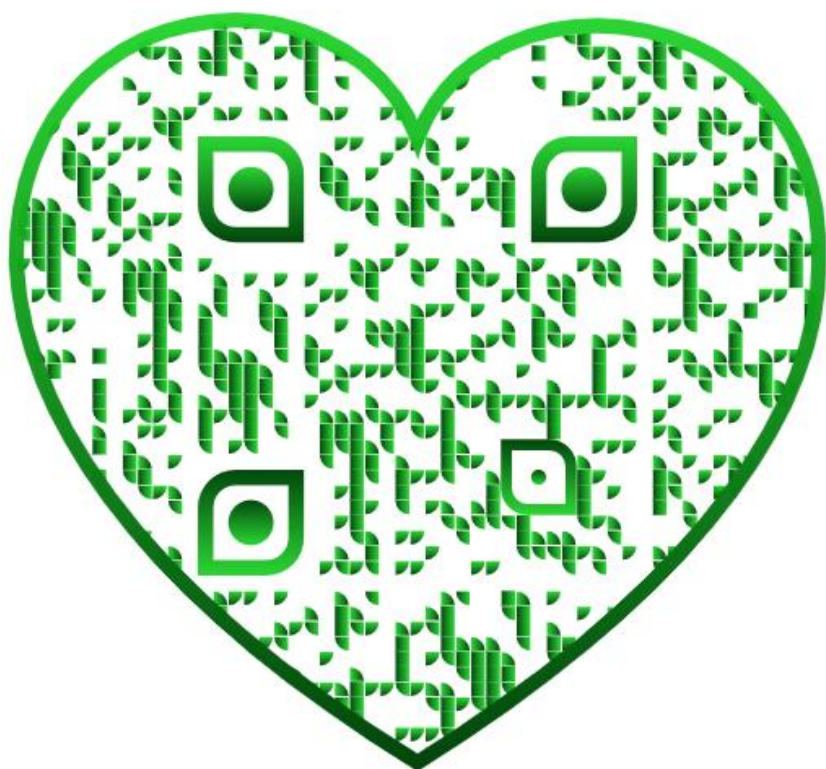




« La Ken Follett au féminin. »
Le Point

Kate
MOSSE
De cendres
et de
flammes

SONATINE
EDITIONS





« La Ken Follett au féminin. »
Le Point

Kate
Mosse
De cendres
et de
flammes

SONATINE
EDITIONS

Kate Mosse

De cendres et de flammes

Traduit de l'anglais
par Caroline Nicolas

SONATINE EDITIONS

Du même auteur
chez Sonatine Éditions

La Cité de feu, traduit de l'anglais par Caroline Nicolas, 2020.

La Cité de larmes, traduit de l'anglais par Caroline Nicolas, 2021.

La Cité des mers, traduit de l'anglais par Caroline Nicolas, 2024.

Directeurs de collection : Arnaud Hofmarcher
et Marie Misandeau
Coordination éditoriale : Pierre Delacolonge

Couverture : © Rémi Pépin – 2024
Crédit illustration : Joseph Wright of Derby, *Vesuvius from Portici* © Wikimedia Commons

Titre original : *The Black Mountain*
Éditeur original : Pan Books,
une maison du groupe Pan Macmillan
© Mosse Associates Ltd, 2022

© Sonatine Éditions, 2024, pour la traduction française
Sonatine Éditions
92, avenue de France
75013 Paris
www.lisezsonatine.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris

ISBN numérique : 978-2-38399-228-8

À mes chers Greg, Martha et Felix

LUNDI 3 MAI 1706

Deux jours avant

Ana regarda dans la tombe creusée. Elle sentait la colère brûler dans sa poitrine, rouge et ardente comme le feu, mais elle refusait de pleurer. Elle enfonça les doigts dans la paume de ses mains jusqu'à ce que sa rage passe. La douleur lui dégagea l'esprit.

Le cercueil était en bois simple, issu des arbres qui tapissaient le bas des pentes de la montagne. Ce côté nord de l'île de Tenerife, où ils vivaient à l'ombre de la montagne Noire, était couvert de forêts de pins et de bosquets de cèdres. C'était un monde verdoyant où abondaient les vignobles. Le sud de Tenerife, à ce qu'Ana avait entendu dire du moins, était aride et nu. Peu d'arbres y poussaient, et il ne pleuvait presque jamais. Un jour, elle irait voir par elle-même.

C'était un froid après-midi du début du mois de mai. Le ciel était gris, parfait pour un enterrement ; excepté que, bien sûr, il n'y avait pas eu de service funèbre. Un homme qui se donnait la mort ne pouvait pas être inhumé en terre consacrée. « C'est un péché mortel », avait dit le curé à Ana. Un homme au visage chafouin, à l'haleine fétide et aux cheveux longs et gras, que toutes les filles de la ville avaient appris à éviter.

À la place, Ana, ses frères et sa mère étaient venus ici – dans ce coin de leur étroite parcelle de terre – pour enterrer leur père et époux sous les vignes. Juste la famille et un ou deux fermiers qui, comme eux, gagnaient leur vie en cultivant du raisin et en faisant du vin.

Ana frissonna, prise d'une soudaine sensation de froid. Elle était restée immobile trop longtemps. Elle regarda par-dessus son épaule. Tout le monde à part elle était reparti, même sa mère avec son voile de dentelle noire qui lui cachait le visage. Ana avait senti quelqu'un lui toucher l'épaule en s'en allant. Elle ne savait pas si ç'avait été en signe de soutien ou de compassion. Seul l'homme qui avait été payé pour creuser la tombe sans nom était encore présent. Appuyé sur sa bêche à quelques pas de là, il attendait qu'elle s'en aille pour terminer sa tâche.

Ana baissa de nouveau les yeux. Quelqu'un avait gravé le nom de

son père sur le cercueil : Tomás Pérez. Et c'était tout. Bien peu pour témoigner de toute une vie.

« Pardon », murmura-t-elle en espagnol.

Elle se signa puis laissa tomber son offrande – des fleurs sauvages blanches et violettes – dans la fosse. Le bouquet heurta le couvercle du cercueil avec un bruit sourd et le ruban se défit, laissant les fleurs s'éparpiller.

« Repose en paix, papa », ajouta-t-elle avant de faire un signe de tête au travailleur.

Alors qu'elle s'éloignait, balayant la poussière de sa longue jupe, elle entendit le son de la terre qui tombait sur le cercueil, ensevelissant la dépouille mortelle de son père dans le sol qu'il avait tant aimé.

Ana redescendit entre les rangs de vignes aux longues racines tordues jusqu'au chemin qui menait à leur maison. Elle avait l'esprit agité de sombres pensées.

Son père avait été retrouvé dans une clairière, plus haut dans la montagne. Il avait sa sacoche en cuir et sa longue-vue à côté de lui, son fusil entre les genoux. Il semblait s'être aidé d'une ficelle pour appuyer sur la détente et se tuer.

Ana ne pouvait accepter cela. Elle savait qu'ils avaient des soucis d'argent. Mais elle ne croyait pas son père capable d'abandonner sa femme et ses fils. Ceux-ci, des jumeaux, n'avaient que onze ans. C'étaient de bons garçons, bien que paresseux. Ils avaient besoin de leur père. Mais surtout, Ana ne pouvait croire que ce dernier l'aurait laissée, elle, subvenir seule aux besoins de la famille. S'ils cultivaient encore des vignes sur leur petit lopin de terre, c'était uniquement grâce au dur travail qu'elle avait accompli à ses côtés.

« Papa... », murmura-t-elle, la gorge nouée par le chagrin.

Elle déglutit péniblement. Lorsqu'on leur avait annoncé la mort de son père, une semaine plus tôt, sa mère s'était effondrée. C'était à Ana qu'il avait incombé d'identifier son corps et de récupérer ses affaires. Elle avait regardé le sang sur ses mains et sa poitrine. La marque rouge sur son index droit, là où il avait noué la ficelle. Mais lorsqu'elle avait vu l'orbite vide qui aurait dû contenir son œil droit, elle avait vomi sur le sol de l'hôtel de ville.

Elle ressentait une honte cuisante à ce souvenir. Le maire ne s'était pas montré compatissant. C'était le frère du curé, et un catholique convaincu. Il lui avait bien fait comprendre ce qu'il pensait de son père pour avoir choisi la lâche voie du suicide.

Ana fut brusquement prise de vertige. Elle n'avait rien mangé de la journée, à part un morceau de pain sec accompagné d'un petit verre de vin doux. Peut-être était-ce pour cela qu'elle avait la tête qui tournait. Il faisait également très lourd. L'air était moite et il n'y avait pas un souffle de vent. Peut-être était-ce un orage qui se préparait,

bien que ceux-ci soient rares à cette époque de l'année.

Elle enleva son chapeau de paille. Comme toutes les femmes de l'île, elle portait les cheveux séparés par une raie au milieu et noués en chignon sur la nuque. Elle secoua la tête pour le défaire, laissant ses longues mèches raides et noires retomber librement. Plus tôt, elle avait eu froid, mais à présent elle étouffait. Lorsqu'elle essuya ses mains moites sur un pan de son jupon, elle vit que le ruban rouge qui en ornait le bas était décousu. Elle soupira, réalisant qu'elle allait devoir le recoudre plus tard. Encore une tâche à ajouter à sa liste de plus en plus longue.

Elle n'était plus très loin de chez elle, mais elle était fatiguée. Elle s'assit sur un rocher et regarda, au nord, la vallée qui s'étalait en contrebas jusqu'à la ville. Malgré la grisaille de cet après-midi, il y avait de la couleur partout. D'ordinaire, mai était le mois de l'année que préférait Ana. Elle aimait voir apparaître les premières grappes vert et violet sur les vignes. Elle adorait toutes les fleurs sauvages qui poussaient sur les pentes de la montagne Noire : les genêts jaunes, les giroflées rose et blanc. Les grandes plantes rouges qui étincelaient comme des rubis. Les dragonniers et les palmiers qui se balançaient au vent, les pins et les cèdres.

Aujourd'hui, tout semblait différent.

Elle laissa son regard se fixer sur l'océan Atlantique. De si haut, la vue qui s'offrait à elle était tellement vaste qu'elle pouvait constater que l'horizon n'était pas une ligne droite mais une courbe. Plus haute au milieu que sur les côtés. En hiver, la mer était déchaînée, les vagues s'écrasaient sur les rochers. Mais aujourd'hui, l'eau était calme.

Sa ville natale était le plus gros port de Tenerife, et accueillait des navires venus des quatre coins du monde. Ils arrivaient chargés de sucre et de teintures, et repartaient avec une cargaison du fameux vin des îles Canaries. C'était un port important, et riche.

À cette heure-là, savait Ana, les pêcheurs étaient occupés à réparer leurs filets. Leurs épouses mettaient des algues à fumer et vidaient les poissons. C'était sur le port qu'on pouvait souvent trouver ses frères jumeaux – Pablo et Carlos –, en train d'admirer les grands navires. Ils rêvaient d'une vie passée en mer, plutôt qu'à labourer le sol. Ils parlaient de gréements et de voiles, de pays à l'autre bout du monde.

De là où elle était, Ana pouvait voir tous les bâtiments blancs de la ville ainsi que la haute et fine flèche de l'église Santa Ana. Ses parents l'avaient ainsi nommée en l'honneur de la sainte – sainte patronne des mères – pour rendre grâce au ciel d'avoir enfin un enfant qui survive. Avant elle, quatre bébés étaient mort-nés ou n'avaient vécu que quelques heures. Deux autres étaient morts après elle, avant l'arrivée des jumeaux. Elle pensait souvent à eux, ces frères et sœurs décédés qu'elle ne connaîtrait jamais.

Tant de fantômes.

Ana s'éventa avec son chapeau, mais cela n'eut aucun effet. Il régnait en cet après-midi une atmosphère étrange, comme si quelque chose se préparait, et une odeur désagréable. Elle renifla l'air. Une odeur d'œuf pourri.

Ses pensées, ses émotions, étaient en ébullition. Elle avait attendu que l'enterrement soit passé, mais désormais elle n'avait plus d'excuses. Il fallait qu'elle décide ce qu'elle allait faire – si elle décidait de faire quelque chose. Devant la tombe de son père, elle avait eu le sentiment de pouvoir affronter le monde et en sortir victorieuse. À présent, elle n'en était plus si sûre.

Si seulement elle pouvait avoir la confirmation de ses soupçons.

Elle porta impulsivement la main à la poche de sa jupe en laine rayée. Dedans se trouvait la lettre que son père leur avait laissée le matin de son dernier jour. Posée debout au centre de la tablette de cheminée, où ils ne pourraient pas la rater. Elle la sortit de sa poche. Elle l'avait lue tant de fois qu'elle la connaissait par cœur.

Mais cette fois, elle y vit quelque chose de nouveau. L'indice qu'elle cherchait.

Elle prit une profonde inspiration, puis relut les mots une dernière fois et sourit amèrement. Elle le savait. Elle avait raison depuis le début. Caché entre les lignes se trouvait un message laissé par son père. Un nom. Elle fit courir son doigt sur chacune des six lettres.

Et relâcha son souffle.

Aux yeux des hommes qui contrôlaient la ville – avec leurs vêtements luxueux, leurs perruques soyeuses et leurs cannes à pommeau d'argent –, cette lettre était une preuve supplémentaire que le père d'Ana avait eu l'intention de mettre fin à ses jours. Que sa mort n'avait pas été un accident de chasse. Ils étaient originaires d'Espagne et non de l'île, où ils avaient été envoyés pour superviser les échanges commerciaux. Ils avaient décrété que son père s'était lâchement suicidé.

Ana non plus ne pensait pas que la mort de son père ait été accidentelle.

Il avait été assassiné.

Les yeux d'Ana se remplirent de larmes.

Son père adoré était mort, son corps gisait dans le sol froid. Jusqu'à présent, elle ne s'était pas autorisée à pleurer. Mais maintenant qu'elle savait qu'il ne les avait pas abandonnés de son plein gré, d'une certaine façon, c'était comme si elle avait le droit de le faire.

Elle secoua la tête. Non, pas encore. Elle devait rester forte.

Elle s'essuya les yeux du dos de la main et se releva. Elle ressentait principalement de la colère, mais aussi de la peur. Si elle ne se trompait pas sur ce message, il fallait qu'elle se montre prudente. Les ennemis de son père étaient des hommes puissants. S'ils apprenaient qu'Ana avait compris ce qu'ils avaient fait, ils la réduiraient définitivement au silence. L'enjeu était trop important. Et elle mettrait aussi en danger la vie de sa mère et de ses frères.

À la façon dont les ombres tombaient sur le flanc de la montagne, Ana sut que l'après-midi touchait à sa fin. Elle savait qu'il fallait qu'elle regagne leur maison blanche au pied de la pente, avec ses volets et sa véranda en bois marron. Sa mère allait s'inquiéter, et c'était à elle de veiller sur cette dernière désormais. Cependant, il y avait un autre endroit où elle devait d'abord se rendre. Ce n'était pas loin.

Son chapeau à la main, elle entreprit de remonter le flanc de la montagne Noire. Formé sur de la roche volcanique des milliers d'années plus tôt, le sol de ses pentes était excellent pour faire pousser des vignes. C'était lui qui donnait à leur vin son goût si fort et caractéristique.

Au loin, elle pouvait distinguer la cime blanche du plus grand des volcans qui occupaient le cœur de Tenerife. Ana n'était jamais allée si loin au sud. Même en mai, il restait coiffé de neige. Les marins disaient qu'à l'aube et au crépuscule, quand le soleil était bas, l'ombre du volcan s'étendait sur les autres îles et jusqu'à plusieurs milles de distance sur la mer.

Selon le peuple qui habitait l'île avant l'arrivée des Espagnols, un

démon vivait à l'intérieur. Lorsqu'il était en colère, il projetait du feu et de la roche dans le ciel.

Le père d'Ana leur avait raconté la légende lorsqu'ils étaient petits. Et elle ne concernait pas que le plus gros des volcans, mais leur montagne Noire à eux aussi. Pablo et Carlos s'étaient couvert les oreilles, feignant d'être effrayés, mais Ana avait adoré cette histoire et supplié son père de la reraconter, encore et encore.

Soir après soir, elle s'était assise sur le balcon de bois à l'arrière de leur maison pour observer la montagne Noire. Elle souhaitait presque que le démon laisse éclater sa colère et que le ciel s'emplisse de feu. Pendant des années, elle avait attendu, jusqu'au jour où elle avait compris que c'était juste une histoire inventée pour dissuader les enfants de trop s'approcher du cratère. Parfois, la terre tremblait – et des récits circulaient d'éruptions de feu et de roche dans d'autres parties de l'île –, mais le ciel au-dessus de leur montagne Noire n'avait jamais rougi.

Ana continua son ascension. Une légère brise soufflait à présent. Elle pouvait en entendre le murmure dans les hautes herbes qui poussaient sur les pentes supérieures. Un mur de roseaux jaune et crème qui ondulaient dans l'air de l'après-midi.

Malgré ses jambes lasses, elle ne s'arrêta pas. Elle avait seize ans, et était grande pour une femme. Bien bâtie, les épaules solides. Elle tenait de son père en cela, et en tirait fierté. Elle aimait sa mère, mais le malheur et le chagrin avaient rendu María Pérez fragile. Elle n'aurait jamais dû être femme de fermier. Elle ne s'était jamais remise de la mort de tant de ses enfants. Elle était souvent malade et passait plus de temps à l'église, à prier les saints, qu'à l'extérieur, avec le soleil sur le visage. Ana, elle, était bâtie pour travailler dans les champs.

Enfin, elle atteignit son but. Un sentier étroit, à moitié caché entre deux gros buissons de genêt dont les fleurs jaunes étincelaient comme des rayons de soleil. Il menait à la clairière où son père était mort. Elle y était venue juste après qu'on l'y avait retrouvé. Il n'y avait rien eu à voir. Du moins, rien qui raconte une histoire différente : un homme qui s'était donné la mort, une éclaboussure de sang brun rouille sur les rochers et le sol, les empreintes de ses bottes dans la poussière.

Un sentiment de tristesse et de perte.

Mais cela faisait une semaine que le doute travaillait Ana. À présent qu'elle avait lu la lettre de son père avec des yeux neufs, elle espérait découvrir ici quelque chose qui lui aurait échappé la première fois. Elle espérait, si elle se montrait suffisamment attentive, entendre l'esprit de son père lui parler.

Pablo et Carlos s'ennuyaient. Leur sœur Ana leur avait dit de rester à la maison. Mais dès qu'ils furent certains que leur mère dormait, ils sortirent discrètement pour descendre sur le port. Elle estimait qu'ils passaient trop de temps à regarder les grands navires, mais elle ne comprenait pas. Tout ce qu'ils voulaient, c'était partir en mer.

Les jumeaux, qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, étaient à présent assis sur le parapet longeant la plage. Tout en tapant des talons contre le muret, ils cherchaient à voir lequel d'entre eux arrivait à lancer un galet le plus loin.

Les garçons tenaient de leur mère. Ils étaient petits et pâles, avec de longs cheveux bruns et bouclés qui leur tombaient jusqu'aux épaules. Tout le monde peinait à les différencier. Mais Pablo avait une minuscule cicatrice sur l'intérieur du poignet gauche. Lorsqu'il avait six ans, il s'était lacéré la peau sur un morceau de fil de fer qui dépassait en essayant de voler des pommes dans un verger. Né cinq minutes avant son frère, il avait toujours été le plus aventureux des deux. C'était toujours lui qui menait, et Carlos qui suivait.

« Vous n'avez donc rien de mieux à faire que de lancer des pierres ? »

Les jumeaux se relevèrent précipitamment du muret à l'instant où le visage de la veuve Silva se profilait sur le sable noir en dessous d'eux.

« À votre âge, vous devriez avoir plus de bon sens, continua-t-elle. Vous n'avez rien d'utile à faire ? »

– Pas aujourd'hui », répondit Carlos avec une moue.

Pablo lui donna un coup de coude dans les côtes, et il se rappela qu'ils n'étaient censés parler à personne de l'enterrement.

« Quel âge vous avez ? » lâcha-t-il impulsivement.

Carlos avait toujours eu peur de la veuve Silva. Grande et robuste, tout de noir vêtue à l'exception d'un petit col blanc, elle avait les cheveux gris, séparés par une raie au milieu et noués en chignon. Un peigne maintenait son voile de deuil en place sur sa tête et ses épaules. Son visage était bruni par le soleil et sillonné de mille rides.

« Tu devrais avoir honte de poser pareille question », répondit-elle.

Il rougit.

« Tout le monde a un âge.

– Les gens n’aiment pas qu’on le leur demande. »

Pablo mit sa main en visière pour la dévisager.

« Pourquoi ? »

Elle se pencha vers lui, projetant une ombre sur son visage.

« Parce que cela leur rappelle qu’ils mourront un jour, répondit-elle calmement. Personne n’aime penser à ça. »

Bien que les garçons soient jeunes et en bonne santé, un frisson les parcourut tous les deux.

« Allez, viens », dit vivement Pablo en prenant son frère par le bras.

Ils sautèrent au bas du parapet et coururent sur le sable noir en direction du port.

*

* *

La veuve Silva les regarda s’éloigner en se demandant pourquoi les petits Pérez étaient si nerveux.

Elle jeta un œil autour d’elle, mais ne vit leur mère nulle part. Ce n’était pas une surprise. María Pérez était une créature craintive, qui sortait rarement de chez elle hormis pour se rendre à l’église. Elle allait à confesse le vendredi et à la messe le dimanche. Elle ne descendait jamais sur le port.

Même avant les récents ennuis de la famille, María Pérez avait semblé avoir peur de son ombre. Depuis l’attaque menée sur leurs vignes au mois de janvier précédent, elle paraissait s’être encore davantage repliée sur elle-même. La mort de son mari, Tomás, devait avoir été le coup de grâce, et personne n’ignorait qu’ils avaient des soucis d’argent.

La veuve Silva secoua la tête. Elle savait ce que c’était que de perdre un époux – le sien était mort en mer – mais la vie continuait. Une femme n’avait d’autre choix que de continuer aussi.

Aujourd’hui, elle sentait le poids de chacune de ses soixante années d’existence dans ses os. Rien n’était facile. Elle tira son voile sur ses épaules et traversa lentement la plage de sable noir en direction des bateaux de pêcheurs locaux. Elle se demandait où était Ana. Celle-ci tenait généralement ses frères à l’œil, pour les empêcher autant que possible de s’attirer des ennuis. La vieille femme émit un son désapprobateur. Ana avait du pain sur la planche, avec ces deux-là.

Quelques instants plus tard, la veuve Silva atteignit ses fumoirs. Elle posa son panier, rempli d’algues séchées, et s’assit pesamment sur son tabouret. Tirant de sa poche sa boîte à amadou, elle en sortit un

morceau de silex dont elle frappa le dos de la lame de son couteau. Les étincelles qui en jaillirent atterrirent dans le tas de brindilles sèches disposées au centre d'un petit cercle de pierres noires. Elle se pencha pour souffler dessus. Les brindilles se mirent à rougeoier, avant de s'enflammer.

« Passe-moi ces algues sèches », dit-elle.

Le garçon maigre et déguenillé caché derrière un bateau de pêche sursauta.

« Comment est-ce que vous avez su que j'étais là ?

– Tu es toujours là quand j'allume le feu », grommela-t-elle.

Rudi attrapa une poignée d'algues sèches.

« Est-ce que cela suffit ?

– Pour l'instant. »

Veillant à ne pas le regarder trop longtemps, elle déposa les algues sur les brindilles en feu. Elles commencèrent à brûler, dégageant une agréable odeur de sel et de terre. La veuve Silva tendit à Rudi les délicats supports en bois du fumoir.

« Tiens-moi ça. »

Le garçon recula comme si elle l'avait frappé.

« Je ne peux pas.

– Bien sûr que si », répondit-elle d'un ton ferme, avant de détourner les yeux pendant qu'il s'efforçait de faire tenir les morceaux de bois en équilibre sur son bras atrophié.

Né trop tôt, il avait le bras et le pied gauches aussi tordus que les racines d'un cep de vigne. Il ne pouvait pas courir ou grimper comme les autres garçons, mais il avait l'esprit vif et aiguisé.

« Merci », dit-elle en prenant le dernier support qu'il lui tendait pour le mettre en place.

Elle plongea ensuite la main dans une vieille marmite remplie d'eau salée et en sortit une dizaine de petits poissons au dos argenté et aux yeux morts et vitreux, pour les déposer un par un sur le fumoir.

Rudi se rapprocha légèrement.

« Une fois séchés, combien de temps est-ce qu'ils se conservent ? demanda-t-il.

– Assez longtemps pour être mis de côté au cas où les pêcheurs ne pourraient pas sortir en mer.

– Est-ce qu'une tempête arrive ? »

La veuve Silva regarda l'horizon par l'ouverture entre les hautes digues qui protégeaient le port. L'océan Atlantique était plat et sombre. Mais même là où ils se trouvaient, tout au bord de l'eau, l'air était moite et lourd. Il y avait quelque chose de perturbant dans l'immobilité ambiante.

« Je ne crois pas... » Elle se retourna pour lever les yeux vers la montagne Noire. « Mais quelque chose se prépare. »

Rudi suivit son regard. Le bas des pentes était couvert d'herbe verdoyante. Plus haut, le sol était aride et brun. Au-dessus de la cime, le ciel était blanc. Il ne voyait rien de différent.

« Que voulez-vous dire ? » demanda-t-il.

La vieille femme secoua la tête.

« Je ne sais pas. Peut-être est-ce mon grand âge qui me fait imaginer des choses... » Appuyant les mains sur ses genoux, elle se redressa péniblement. « Reste ici et surveille le poisson pour moi.

– Où allez-vous ? »

Elle ne parut pas l'entendre.

« Veille à ce qu'ils restent dans la fumée, mais à l'écart des flammes.

– Où allez-vous ? répéta-t-il.

– Ne laisse pas le feu s'éteindre. »

*

* *

Au début, Rudi prit plaisir à sa tâche.

Il était amusant d'entasser les algues sur les flammes et de voir les poissons changer de couleur en séchant. Mais il finit par mettre trop d'algues d'un coup sur le feu et les flammes jaillirent, venant roussir la queue des poissons. Il se précipita en claudiquant vers une flaque d'eau salée et trouva des algues mouillées pour étouffer les flammes. Cela sembla marcher, jusqu'à ce qu'il se rende compte que l'odeur avait changé. Les algues sèches sentaient le sel et la bonne terre. Humides, elles sentaient le pourri.

Rudi se mordit la lèvre pour se retenir de pleurer. Tout ce qu'il faisait se soldait toujours par un échec. Les autres garçons se moquaient de lui. Ils lui disaient tous qu'il ne savait rien faire. Pablo était le pire d'entre eux. Et une fois de plus, il venait de leur donner raison. Il n'était même pas capable d'entretenir un feu.

Il aurait voulu disparaître sous terre.

Dans la clairière sur la montagne Noire, Ana avait les yeux fixés sur le coin de terre où son père était mort.

Elle adorait entendre les oiseaux chanter. Elle adorait regarder les minuscules passereaux bleus voler d'un arbre à l'autre, ou voir passer une volée de serins sauvages. Mais aujourd'hui, le calme régnait. Il n'y avait même pas une crécerelle passant haut dans le ciel pour rompre le silence. Peut-être, songea-t-elle, les oiseaux savaient-ils ce qui s'était passé ici et montraient-ils ainsi leur respect.

À cet instant, un rayon de soleil sorti de derrière les nuages inonda le sol d'or. Ana s'autorisa à sourire. La nature se souciait fort peu de la vie des femmes et des hommes.

Le ciel était désormais une étendue de blanc illuminée de derrière par le soleil. Une sorte d'étrange brume flottait dans l'air. De si haut, il était facile d'imaginer toutes les autres îles autour de Tenerife. Son père les appelait toujours les « sept étoiles dans un ciel bleu ».

Avec un tressaillement, elle se rappela brusquement ce que son père avait dit la nuit où leurs vignes avaient été attaquées. Quatre hommes au visage caché sous un capuchon noir s'étaient furtivement introduits sur leurs terres, armés de torches. Si leur ami Antonio n'avait pas été là, tout leur vignoble serait parti en fumée.

Une fois le danger passé, Antonio avait ramené la mère et les frères d'Ana chez eux. Ana était restée sur leurs terres avec son père pour monter la garde au cas où les incendiaires reviendraient.

Ç'avait été une froide nuit de janvier et Tomás avait enveloppé sa fille, pour qu'elle ne prenne pas froid, dans le long châle brun clair bordé de rayures bleues qu'il portait sur les épaules, comme tous les travailleurs de l'île.

Alors qu'ils étaient assis dans le noir, il lui avait montré le ciel du doigt et lui avait dit que c'était une nuit exceptionnelle. Elle, pour sa part, était en colère. Elle ne comprenait pas comment il pouvait rester aussi calme après ce qui venait de se passer. Ils avaient failli tout perdre.

« Demande-moi pourquoi », avait-il ajouté.

Lorsqu'elle n'avait pas répondu, il avait ri.

« Eh bien, je vais te le dire quand même. C'est parce que le ciel est si dégagé ce soir qu'on peut voir les demoiselles. Regarde. »

Malgré elle, Ana avait levé le nez pour scruter le ciel.

« Combien d'étoiles vois-tu ? lui avait-il demandé.

– Sept. »

Il avait hoché la tête.

« Les sept demoiselles dans le ciel, comme les sept îles. C'est notre vie, Ana. Ici, sur les îles Fortunées. Et Tenerife est la plus fortunée d'entre toutes. »

Ana avait serré les poings.

« Après ce qui vient de se passer, papa, comment peux-tu croire que nous avons de la chance ? Pourquoi n'es-tu pas furieux ? Pourquoi n'es-tu pas... »

Il lui avait doucement posé la main sur le bras.

« La vie est dure pour la plupart des gens, Ana. Nous avons autant de chance que nous en méritons. Nous sommes en vie. Nous avons encore nos vignes. Ils n'ont pas gagné. »

Debout dans la clairière à présent, la voix de son père chéri encore dans les oreilles, Ana sentit les larmes lui monter de nouveau aux yeux.

Soudain, le sol trembla et ses jambes se dérochèrent sous elle. Elle se retrouva brusquement les quatre fers en l'air dans la poussière, et le souffle coupé.

Parfois, la terre grommelait. Tous les enfants de l'île savaient cela, les adultes en parlaient. Il arrivait que la montagne frémissse, sans que cela mène jamais à rien. Mais c'était la première fois qu'Ana ressentait une secousse aussi violente.

Elle appuya les deux mains sur le sol. Pas un ébranlement, pas un bruit, rien. Elle resta sur le qui-vive, s'attendant à une autre commotion. Un autre soubresaut ou tremblement de la terre. Mais rien ne vint. Tout était calme, tout était immobile.

Son cœur se mit pourtant brusquement à battre la chamade. Elle venait de prendre conscience qu'elle était tombée à l'endroit exact où son père avait été retrouvé. Elle essaya de ne pas penser à la façon dont l'impact avait fait partir sa tête en arrière. Ou au sang qui avait poissé ses longs cheveux noirs. C'était une vision qu'elle n'oublierait jamais, aussi longtemps qu'elle vivrait. À la place, elle se força à regarder la tache de sang sur la pierre, devenue couleur de rouille sous le terrible soleil de Tenerife.

Elle s'adossa à la surface rugueuse du rocher et ferma les yeux, essayant d'imaginer les derniers instants de son père. Y avait-il eu un seul meurtrier ou plusieurs ? Avait-il été conscient du danger qu'il

courait ? Ses dernières pensées avaient-elles été emplies de peur ou d'amour pour sa famille ?

S'il s'était lui-même donné la mort, comment s'y était-il pris ? Le canon de son fusil était long. Il lui aurait été très difficile d'appuyer sur la détente. Ana avait à peu près la même taille que lui. Elle ramena ses genoux contre sa poitrine et se le représenta en train de coincer l'arme entre ses bottes. Se remémora le profond sillon sur son index, là où la ficelle lui était entrée dans la chair. Mima le geste qu'il avait dû faire pour la nouer autour de la détente et la passer sous la crosse du fusil de façon qu'elle se tende dans la direction opposée.

Elle rouvrit brusquement les yeux. Mais bien sûr ! La preuve était là.

À l'hôtel de ville, lorsqu'elle avait identifié le corps de son père, elle avait vu l'erreur que ses meurtriers avaient faite. Sur le moment, elle n'avait pas compris ce qu'elle voyait. La zébrure indiquant l'endroit où la ficelle lui avait scié la peau se trouvait sur son index droit, mais elle n'aurait pas dû être là.

Son père faisait tout de la main gauche à part écrire. À l'école, lorsqu'il était enfant, le curé lui avait attaché la main gauche derrière le dos pour le forcer à utiliser sa droite. Lorsqu'il se trompait, il était battu. La rude méthode avait fonctionné. Il signait les documents de la main droite. Lorsqu'il avait signalé l'attaque de ses vignes à l'hôtel de ville, c'était de cette main qu'il avait inscrit son nom – Tomás Pérez. Mais il se servait de la gauche pour tout le reste : couper du bois, soigner ses vignes, utiliser son fusil.

Il n'aurait jamais tiré de la main droite, mais les hommes qui l'avaient tué ignoraient cela. Ils avaient noué la ficelle autour du mauvais doigt.

Ana se releva précipitamment.

Cela faisait déjà trop longtemps qu'elle était absente de chez elle, mais il fallait qu'elle parle au meilleur ami de son père, Antonio. Il vivait plus haut dans la montagne. Il saurait lui conseiller quoi faire.

Antonio était un ermite, qui avait choisi de passer le reste de ses jours seul dans une cabane sur le flanc de la montagne Noire. Il avait une chèvre qui lui donnait du lait et il ne descendait presque jamais en ville. Il s'habillait différemment de la plupart des habitants de l'île, de chausses et d'un pourpoint. Sa chevelure et sa barbe étaient grises, mais personne ne connaissait son âge.

Les rumeurs flottaient autour de lui comme une brume d'automne. Certains disaient qu'il était fou, d'autres que c'était un riche propriétaire terrien qui avait perdu une fortune. Certains, que c'était un étranger, originaire d'une autre île Canarie voire du continent ; d'autres, qu'il avait fait naufrage au large de la côte nord de Tenerife et se cachait. On disait que c'était un pirate, un marin, un espion pour le compte du roi d'Espagne. Antonio ne niait rien, ne racontait rien, se contentait de poursuivre son existence discrète.

Tout ce que savait Ana, c'était qu'il avait été le plus fidèle ami de son père. Comme ce dernier, il ne s'en laissait pas imposer par les quelques hommes riches qui contrôlaient la ville. Le maire et le curé étaient frères et issus d'une famille de riches vigneronns espagnols. Un troisième frère, qui vivait sur le continent, était marchand de vins. L'unique sœur était mariée à un homme qui possédait une flotte de bateaux et beaucoup d'argent. Aucun d'eux n'avait le moindre respect pour les usages insulaires.

Lorsque le maire avait tenté de forcer le père d'Ana à lui vendre ses terres, c'était Antonio qui avait aidé la famille Pérez à ne pas se laisser faire. Et lorsque des hommes étaient venus en pleine nuit, armés de torches, pour détruire leurs vignes, c'était Antonio qui avait donné l'alerte.

Ana redescendit en courant le sentier et s'apprêtait à entamer

l'ascension qui la mènerait à la cabane d'Antonio, lorsqu'une voix l'arrêta net.

« Ana ! »

La montagne renvoya l'écho de son nom.

« Ana ! »

Elle se retourna. Sur la pente derrière elle, elle distingua l'un des jumeaux en train d'agiter les bras. Pablo, lui sembla-t-il. Si ses deux frères se ressemblaient physiquement, ils avaient des caractères bien différents. Pablo était bruyant, toujours à crier. Carlos était discret, toujours à écouter.

Ana indiqua d'une pantomime qu'elle n'entendait pas ce qu'il disait.

« Il faut que tu rentres ! Maman veut te voir. »

Ses mots restaient inintelligibles, mais elle comprit à ses gestes ce qu'il voulait. On avait besoin d'elle à la maison. Sa visite à Antonio allait devoir attendre le lendemain.

Avec un soupir, elle fit demi-tour et entreprit de redescendre la pente pour rejoindre son frère.

MARDI 4 MAI 1706

La veille

Le lendemain matin, Ana était réveillée avant l'aube. Elle avait à peine fermé l'œil de la nuit.

La soirée avait été longue. En rentrant, elle avait trouvé sa mère dans tous ses états – apparemment, des visiteurs étaient passés chez eux –, aussi n'avait-elle pas mentionné où elle était allée, ni qu'elle avait senti le sol trembler.

Le temps qu'elle prépare un dîner frugal de pain et de fromage – et convainque sa mère de boire un peu de vin pour dormir plus facilement –, la nuit était tombée. Pablo et Carlos ne tenaient pas en place. Ils s'étaient disputé la longue-vue de leur père jusqu'à ce qu'Ana la leur confisque. Pour les calmer, elle leur avait lu la Bible – leur histoire préférée était celle de Jonas et de la baleine – jusqu'à ce que la lampe commence à manquer d'huile.

Lorsque, enfin, elle avait réussi à coucher les jumeaux, elle s'aperçut qu'il lui était impossible de trouver le sommeil. Elle avait les pensées en ébullition après tout ce qui s'était passé au cours de la journée. Alors qu'elle attendait l'aube, allongée dans son lit, elle avait entendu la montagne Noire gronder dans le lointain.

*
* *

« Je serai de retour dès que possible, promet Ana en passant la sacoche en cuir de son père à son épaule. Laissez maman se reposer. Si quelqu'un vient, ne lui permettez pas d'entrer.

– Mais il n'y a rien à faire ici », protesta Carlos.

Ana lâcha un petit rire.

« Il y a la table à cirer, le carrelage à laver, le...

– C'est des corvées de fille, ça », l'interrompit Pablo.

Ana se retourna vivement vers lui.

« Qu'est-ce que tu viens de dire ? »

Pablo rougit. Carlos, toujours le plus timide des deux, baissa les yeux.

« Les autres garçons n'ont pas de tâches ménagères à faire, persista Pablo.

– Les autres garçons travaillent dans les champs, répondit-elle sèchement. Est-ce que tu préférerais cela ? »

Il haussa les épaules.

« Ça ne me dérangerait pas. »

Ana savait qu'il mentait. Leur père avait voulu que ses fils tombent amoureux du métier de vigneron, comme elle-même l'avait fait. Elle aimait toutes les étapes du processus : la taille des vignes, l'attente des premières grappes, la récolte, les longues journées et nuits à transformer le raisin en vin. Elle adorait rédiger les étiquettes à placer sur chaque fût de chêne. Mais ses frères n'avaient jamais montré le moindre intérêt pour la chose.

« Très bien, déclara-t-elle. Je vais en parler à notre contremaître, prendre les dispositions nécessaires pour que vous puissiez commencer demain. »

Derrière son dos, elle sentit les jumeaux échanger des regards affolés.

« Bien sûr, ajouta-t-elle, cela veut dire que vous ne pourrez plus vous rendre sur le port l'après-midi. Vous n'en aurez pas le temps. Mais si c'est ce que vous souhaitez... »

Elle décrocha son châle de la patère au dos de la porte et ouvrit celle-ci pour s'en aller.

« Attends ! » l'arrêta Pablo.

Elle se força à garder un air sévère.

« Qu'y a-t-il ? »

– Je... »

Il fit la grimace.

« Quand on aura fini dans la cuisine, qu'est-ce qu'on doit faire ensuite ? »

Ana sourit.

« Une fois toutes vos tâches terminées, vous pourrez descendre sur le port acheter du poisson pour notre dîner. Allez voir la veuve Silva. Le sien est toujours frais. »

Carlos lui passa vivement les bras autour de la taille.

« Merci ! »

Elle l'embrassa sur le sommet du crâne et posa la main sur l'épaule de Pablo.

« Gardez tous deux en mémoire qu'il n'y a plus de corvées de garçon et de corvées de fille dans cette maison, juste des tâches à accomplir. Compris ? »

Les jumeaux hochèrent la tête. Elle sourit de nouveau.

« Bien. Vous voulez bien me passer mon chapeau ? »

Carlos tourna les yeux vers la patère.

« Il n'est pas là. »

Elle fronça les sourcils.

« Il y est forcément. C'est toujours là que je le mets.

– Vois par toi-même », répliqua Pablo.

Ana réalisa qu'elle devait l'avoir laissé dans la clairière la veille. Peu importait : elle pourrait retourner le chercher après avoir vu Antonio. Celui-ci ne prendrait pas comme un outrage à sa pudeur le fait qu'elle soit tête nue.

« Je serai de retour au plus tard en début d'après-midi, dit-elle. Ne faites pas de bêtises. »

*

* *

Bien que son chagrin pour son père soit comme une pierre qui pesait en permanence sur sa poitrine et lui coupait le souffle, Ana sentit le moral lui revenir quelque peu alors qu'elle se lançait de nouveau dans l'ascension de la montagne.

Elle traversa leur vignoble, saluant de la tête les travailleurs en train de s'occuper des ceps. Pendant la nuit, elle s'était demandé si les hommes passés la veille en son absence étaient venus réclamer de l'argent. La perspective que sa mère soit obligée de vendre les terres familiales lui était insupportable, mais le fait était qu'elles allaient avoir du mal à payer leurs factures à la fin du prochain trimestre. Elles avaient besoin que la récolte de cette année soit bonne.

Elle tenta d'écarter tout cela de ses pensées tandis qu'elle montait vers le sommet. De plus en plus haut, sans ralentir la cadence, la terre sèche claquant sourdement sous ses bottes. La pente se fit plus raide. Le sol devint un mélange de gravillons et de pierre sur lequel elle ne cessait de glisser, mais elle continua son ascension.

Elle avait passé toute sa vie dans ce paysage. Elle en connaissait les couleurs changeantes, de saison en saison. Les sons et les odeurs lui étaient aussi familiers que son propre visage dans le miroir. Mais aujourd'hui, il semblait y avoir des renflements là où auparavant le sol était égal, de mystérieuses déclivités là où auparavant il était plat. Rien n'était tout à fait comme à l'ordinaire.

Le ciel n'était qu'une vaste étendue de blanc et la luminosité était étrange, comme si une brume marine s'était abattue sur la montagne Noire. Il régnait une moiteur inhabituelle à cette heure de la journée, bien que rien n'indique l'imminence d'une tempête. Des nuages gris cachaient les plus hauts pics du mont. On les aurait crus faits de vapeur d'eau bouillante.

Ana fronça les sourcils. Si son père avait été là, elle aurait pu lui demander ce que cela voulait dire. En tant que fermier, il était toujours à l'affût du moindre changement de temps. Elle lui aurait aussi demandé ce qu'il fallait penser de la légère secousse qu'elle avait ressentie la veille.

« C'est seulement la terre qui nous fait savoir qui est le maître, lui aurait-il répondu, comme il le faisait toujours, et Ana aurait été rassurée. Elle nous rappelle de prendre bien soin d'elle. »

Comme Ana, la veuve Silva n'avait pas dormi de la nuit.

À l'aube, elle renonça à trouver le sommeil et gagna sa place habituelle près des séchoirs à poissons. Ses pensées bourdonnaient dans sa tête comme des guêpes dans un bocal. Elle craignait qu'il y ait un lien entre les changements que connaissait la montagne et la mort du père d'Ana, Tomás Pérez. Elle ne voulait pas se l'avouer, mais elle avait peur.

Un peu plus tard, alors qu'elle buvait une troisième tasse de café noir et amer, elle aperçut la haute et mince silhouette d'Antonio qui descendait la rue menant au port.

« Dieu soit loué », s'exclama-t-elle.

Elle se releva en lâchant sa tasse, qui tomba par terre. Le café chaud fit grésiller les braises. Elle n'y prêta aucune attention, se contentant de traverser la plage aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient pour aller à sa rencontre.

« Il se passe quelque chose », dit-elle lorsqu'il arriva à sa hauteur.

Antonio hocha la tête.

« Tous les signes sont là, en effet. »

Les deux vieux amis se retournèrent pour regarder, derrière la flèche de l'église Santa Ana, la montagne Noire. Ils pouvaient voir des nuages de fumée gris foncé flotter au-dessus du cratère.

« Est-ce ainsi que cela a commencé la dernière fois ? »

À nouveau, il acquiesça.

« D'abord, les tremblements de terre, puis des nuages blancs de cendre, puis des nuages gris, et enfin le ciel est devenu rouge. De la cendre noire et de la lave ont jailli de trois cratères. Une rivière de feu, qui a tout tué sur son passage et transformé la terre en roche. »

La vieille femme le regarda.

« Tomás Pérez a vu ce qui se préparait ? »

– Plusieurs choses le préoccupaient. Mais il a repéré les changements dans la montagne avant moi. »

Elle pencha la tête d'un air pensif.

« Et maintenant, il est mort.

– Maintenant, il est mort, répéta-t-il en soutenant son regard. Ils refusent de laisser quoi que ce soit menacer leur fortune. »

Les deux vieillards se turent un moment. Antonio ne voulait pas en dire davantage à sa compagne, de peur de la mettre en danger. Il n'entretenait aucun doute sur le fait qu'on avait tué son ami, Tomás Pérez, pour l'empêcher de parler.

« Combien de temps pensez-vous qu'il nous reste ? » demanda la veuve Silva.

Il laissa retomber ses bras.

« Rien n'est certain. Il est déjà arrivé que la montagne Noire proteste, pour finalement se rendormir. »

Elle posa sur lui ses yeux fanés.

« Mais si ce n'est pas le cas ? »

– Deux jours, trois tout au plus », répondit-il.

Elle se signa.

« Que pouvons-nous faire ? »

Antonio posa sa main maigre sur l'épaule de la vieille femme.

« Personne ne peut faire quoi que ce soit pour s'y opposer. Mais il nous faut prévenir tout le monde en ville. Les habitants doivent se préparer à partir. »

Tous deux suivirent du regard la rue étroite jusqu'à l'hôtel de ville, un peu plus haut. C'était un imposant bâtiment blanc édifié au cœur de la grand-place. Un drapeau coloré flottait au bout d'un mât fixé sur son fronton. Des jardinières en bois pleines de fleurs aux couleurs vives ornaient les fenêtres du premier étage. Sa splendeur était révélatrice de l'importance de la ville, premier port de commerce de Tenerife.

« Mais nous écouteront-ils ? » demanda doucement la veuve Silva.

Le visage d'Antonio s'assombrit.

« Ils n'ont pas écouté Tomás et je ne crois pas qu'ils vont m'écouter non plus, répondit-il, mais nous n'avons d'autre choix que d'essayer. »

« Antonio ! » appela Ana.

Immédiatement, elle sut qu'il n'était pas chez lui. Le silence et l'immobilité qui régnaient dans les lieux étaient ceux d'un endroit abandonné. Il n'y avait pas un souffle d'air, pas un son. Pas même le bruissement des lézards détalant dans les broussailles. C'était comme si le monde s'était figé.

« Antonio ? » répéta-t-elle quand même.

La porte de la cabane en bois était grande ouverte, ainsi que les volets de la fenêtre. Était-il arrivé quelque chose qui l'avait forcé à s'en aller précipitamment ?

Traversant le petit carré de terre nue devant la cabane, elle se pencha pour tendre la main au-dessus du feu. Les cendres étaient froides. Il était éteint depuis longtemps. Quelques morceaux de bois carbonisé gisaient éparpillés, et une marmite en fonte traînait dans la poussière.

« Antonio ? » appela-t-elle encore, cette fois dans un murmure.

Le cœur battant, elle gagna à pas lents la minuscule habitation. Elle prit une profonde inspiration, puis regarda à l'intérieur. À son grand soulagement, Antonio ne s'y trouvait pas. Après la mort de son père, comprit-elle, elle avait eu peur de ce qu'elle pouvait découvrir.

La cabane était petite et sommairement aménagée – une pièce unique avec un espace de couchage en hauteur –, mais propre. Ana regarda autour d'elle. Rien ne semblait sortir de l'ordinaire. Il y avait un bol sur la table, à côté d'une miche de pain couverte d'un torchon. Une assiette et un gobelet en bois. Elle approcha celui-ci de son nez et sentit la lie d'un vin local – le leur, peut-être ?

Elle fronça les sourcils. Antonio disait qu'il n'y avait rien à voler chez lui, mais il fermait toujours sa porte et son volet lorsqu'il se rendait en ville. D'un autre côté, rien n'indiquait qu'il soit parti en catastrophe.

Soudain, elle entendit un son. Un bêlement discret.

Elle ressortit en courant pour gagner l'arrière de la maison, où elle

trouva la chèvre d'Antonio. Elle était attachée à un poteau en bois par une longue corde. Il y avait quelques fanes de légumes dans la mangeoire et une mare à proximité pour qu'elle puisse boire. Néanmoins, Ana pouvait voir que la bête avait besoin qu'on la traie. Ce n'était pas le genre d'Antonio de ne pas prendre soin de ses animaux.

Sans cesser de se demander où il était parti, Ana alla chercher le bas trépied et le seau en métal. L'intérieur de celui-ci était tapissé d'une sorte de fine cendre blanche. Elle le retourna et l'essuya de la main. La cendre était glissante sous ses doigts et, lorsqu'elle approcha ces derniers de son visage, une odeur âcre, comme de citron brûlé, lui assaillit les narines.

Elle nettoya soigneusement le seau avec le bas de sa jupe, puis se mit au travail. La tête appuyée contre le flanc chaud de la chèvre, elle commença à presser ses pis pour en faire jaillir le lait. Le pelage de la bête était rêche et lui picotait la joue. Une ou deux fois, elle crut sentir le sol trembler légèrement sous ses pieds, mais la chèvre était calme et cela, à son tour, l'apaisa.

Sa tâche terminée, Ana roula les épaules et plia les doigts pour les décontracter. Au moins, Antonio aurait du lait pour son dîner lorsqu'il reviendrait.

Puis elle remarqua quelque chose d'étrange. Ce devait être un effet de lumière.

Elle s'approcha de la mare. L'eau était devenue grise, comme si l'on y avait versé de la teinture. Elle y trempa la main et, immédiatement, sentit sa peau la démanger. Et il y avait encore cette odeur d'œufs pourris, mais bien plus forte.

Soudain, elle sentit le sol bouger sous ses pieds. Il se convulsa violemment, exactement comme la veille, mais plus longtemps. Elle avait l'impression d'être sur le pont d'un bateau roulant et tanguant sur l'océan. Elle plia légèrement les genoux pour ne pas tomber. Puis elle sentit quelque chose sur sa nuque. De la pluie ? Elle leva le nez et vit qu'une cendre gris clair s'était mise à tomber.

Aussi brutalement que cela avait commencé, la terre cessa de trembler. Le sol redevint stable, comme si rien ne s'était passé. Mais la cendre continua de tomber. Une autre des choses que disait toujours son père revint à l'esprit d'Ana. Cette fois, le souvenir ne la rassura pas.

« Il n'y a pas à craindre la montagne tant que la neige noire n'est pas là. »

Pas vraiment de la neige, bien sûr, mais de la cendre. Cette cendre grise provenait du cratère de la montagne. Et après elle viendrait la neige noire.

Ana savait que la situation était plus grave que tout ce qu'elle avait

jamais connu. Il fallait qu'elle prévienne la ville de ce qui se passait sur la montagne avant qu'il ne soit trop tard. Puis il lui vint à l'esprit que c'était là la raison de l'absence d'Antonio. Il avait vu le danger et était descendu donner l'alerte.

Retournant en courant dans la cabane, elle dénicha du papier, un morceau de charbon, et écrivit un mot à Antonio pour lui expliquer ce qui s'était passé. Elle ajouta qu'elle avait besoin de lui parler de la lettre de son père. Puis elle plaça le mot sous son gobelet de bois sur la table et ressortit.

Elle ne voulait pas laisser la chèvre là, et décida donc de l'emmener. Elle pourrait la confier à sa mère. Si celle-ci trouvait difficile de parler aux gens, elle avait la main douce avec les animaux. Ana détacha la bête et, passant la corde à son bras, redescendit vivement la montagne en la tirant derrière elle.

Et pendant toute sa descente, elle put sentir le sol gronder sous ses pieds.

« **B**ouh ! »

Rudi sursauta violemment. Les jumeaux éclatèrent de rire.

« Pourquoi est-ce que vous avez fait ça ? » s'exclama Rudi, les joues rouges.

Il se releva de derrière le bateau de pêche et brossa sa culotte pleine de sable.

« Pourquoi est-ce que tu étais caché ? rétorqua Pablo.

– Je surveille les fumoirs de la veuve Silva. J'ai parfaitement le droit d'être là. Laissez-moi tranquille. »

Rudi avait deux ans de plus que les jumeaux, mais ils le traitaient toujours comme un enfant. Déterminé à ne pas pleurer, il leur tourna le dos.

« Allons, ne sois pas comme ça, dit Pablo en lui posant une main sur l'épaule.

– Viens avec nous sur le port », ajouta Carlos.

Rudi haussa l'épaule pour faire lâcher prise à Pablo.

« Je dois rester ici. »

Pablo regarda autour d'eux.

« Personne n'en saura rien.

– Je dois rester ici, répéta Rudi.

– Où est passée la veuve Silva, d'abord ? » voulut savoir Carlos.

Bien que Rudi n'aime pas les frères Pérez, il ne put résister à la tentation de montrer qu'il savait quelque chose qu'eux-mêmes ignoraient.

« Elle est partie avec Antonio. »

Pablo arrondit les yeux de surprise.

« Le vieil homme de la montagne ?

– Lui-même.

– Qu'est-ce qu'il fait en ville ? » demanda Carlos.

Rudi haussa les épaules.

« Tout ce que je sais, c'est que la veuve Silva lui a envoyé un message hier, et qu'aujourd'hui il est venu. »

Pablo l'attrapa par son bras atrophié. À travers sa fine chemise, Rudi sentit les doigts vigoureux du garçon s'enfoncer durement dans sa chair.

« Était-ce au sujet de mon père ? demanda Pablo à voix basse.

– Je ne sais pas. »

Rudi essaya de se dégager, mais Pablo ne fit que resserrer sa prise.

« Où sont-ils partis ?

– En direction de l'hôtel de ville », répondit Rudi.

Puis, dans un élan de courage, il ajouta :

« C'est en rapport avec la montagne. Pas votre père. »

Les trois garçons levèrent les yeux vers la couche de nuages qui planaient sur le sommet de la montagne Noire. Ils étaient désormais d'un gris sombre. Rudi sentit la pression sur son bras se relâcher.

« Lorsque la veuve Silva reviendra, reprit Pablo comme si rien ne s'était passé, demande-lui de nous garder quatre poissons. C'est Ana qui nous a envoyés en acheter. »

Rudi se frotta le bras de sa main valide, regrettant de ne pas avoir le courage de se battre contre Pablo. Mais ils étaient deux contre un et, de toute façon, cela ne plairait pas à Ana. Il aurait aimé avoir une sœur comme Ana, quelqu'un qui prenne soin de lui.

« D'accord », murmura-t-il.

Il avait perdu, une fois de plus. Mais un jour, ils verraient. Ils verraient tous.

« Maman ! appela Ana du jardin en arrivant chez elle. Je suis de retour.

– Ah, mademoiselle Pérez. Entrez. »

Une voix d'homme. Et un ordre, pas une invitation.

Nerveuse, Ana attacha la chèvre et se lava les mains à la pompe. Elle savait que son apparence laissait sérieusement à désirer. Sa jupe de laine était tachée, sa chemise blanche maculée de poussière, et elle était tête nue. Impulsivement, elle glissa la lettre de son père dans sa sacoche en cuir et laissa celle-ci dehors. Puis elle natta ses cheveux et entra dans la pièce principale de leur maison.

De forme carrée avec des murs blancs et des poutres apparentes, elle servait à la fois de pièce de vie et de cuisine. Dans la cheminée en brique pendait une marmite noire. Casseroles et poêles de cuivre étaient posées sur un buffet, lequel contenait également bols en bois, assiettes et linge de maison. Le milieu de la pièce était occupé par une grande table présentant les rainures et l'usure de multiples années d'utilisation, et par six chaises à barreaux horizontaux. Au mur était accrochée une croix en bois.

« Maman ? » fit Ana.

Elle jeta un coup d'œil à sa mère. Celle-ci était assise à côté du feu éteint, son chapelet à la main. Elle avait le visage caché sous son voile noir de veuve. Ana se pencha pour l'embrasser sur la joue, consciente de la présence de deux hommes cachés parmi les ombres à côté de la porte d'entrée.

« Ces messieurs souhaitent te parler », lui dit sa mère d'une voix craintive.

Ana sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

Les visiteurs n'étaient pas des fermiers comme elles, mais des hommes importants. Des hommes puissants. Alors qu'elle se retournait vers eux, le curé d'abord, puis son frère – le maire en personne –, sortirent de l'ombre.

Sa mère la poussa en avant.

« Salue nos hôtes, Ana. »

Le curé, gras et suant dans la chaleur ambiante, lui tendit la main. Il avait les ongles sales. Pour faire plaisir à sa mère, Ana se força à s'agenouiller afin de baiser sa bague. Quant au maire, tout dans son apparence était calculé pour faire étalage de sa richesse et de son importance. Il portait une longue veste dorée brodée de soie noire, des hauts-de-chausses rouges, des bas blancs et des chaussures à bout carré. On aurait dit un noble d'Espagne. Sa perruque, faite de véritables cheveux humains, était une masse de boucles brunes séparées par une raie au milieu, maintenue en place par une colle de farine. Ana voyait des gouttes de celle-ci lui couler sur le front.

Elle s'inclina brièvement.

« Que puis-je faire pour vous, messieurs ? »

Le maire claqua des doigts et le curé s'avança.

« Il a été porté à notre connaissance que vous aviez enterré votre père », dit-il.

Ana garda son sang-froid.

« Hier, en effet.

– Avez-vous obtenu l'autorisation de procéder à cet acte ? »

L'estomac d'Ana se noua brutalement.

« La tombe a été creusée sur nos terres, et puisqu'il ne nous était pas permis de le faire inhumer en terre consacrée...

– C'est la loi de Dieu, l'interrompt le curé.

– Ah, vos terres, ajouta le maire en l'arrêtant lui aussi d'un geste de la main. C'est là, je le crains, le problème, mademoiselle Pérez. Ces terres étaient au nom de votre père. »

Ana retint son souffle.

« Je ne comprends pas, monsieur.

– Oh, je suis sûr que si, répliqua-t-il avec un mince sourire. Une jeune fille intelligente comme vous.

– Vous me flattez, répondit-elle en se forçant à soutenir son regard.

– Ce n'était pas là l'intention de mon frère, intervint sèchement le curé. Soyez respectueuse. »

Le maire fit entendre un rire, un son laid et sans âme.

« Vous savez aussi bien que moi qu'une femme ne peut posséder de terres.

– Il existe des exceptions, remarqua Ana. Ma mère ne fait que tenir nos terres par fidéicommiss en attendant que mes frères soient majeurs.

– Ce qui n'arrivera pas avant quatre ans. »

Elle soutint son regard. Il pouvait autoriser sa mère à conserver leurs terres – la plupart des veuves s'en voyaient accorder le droit – mais elle savait qu'elles n'arriveraient jamais à réunir l'argent nécessaire pour un pot-de-vin. Si c'était bien là ce qu'il voulait.

De derrière son dos, le maire sortit le chapeau de paille d'Ana. Elle

écarquilla les yeux de surprise.

« Est-ce le vôtre ? » demanda-t-il.

Ana feignit de l'examiner.

« C'est fort possible, monsieur. J'ai perdu le mien il y a quelques jours.

– Où ? »

Il lâcha le mot d'un ton vif et sec.

Ana n'était pas sûre de comprendre de quoi il retournait, mais elle garda une voix calme. Elle ne voulait rien trahir de ses pensées.

« Dans ma peine pour mon père, je me suis promenée sur les pentes inférieures, du côté de nos vignes. Pour me vider la tête. C'est là que j'ai dû le faire tomber. »

Le maire la dévisagea d'un œil méfiant.

« Pas plus haut dans la montagne ? »

Et elle comprit. Les hommes du maire devaient avoir trouvé son chapeau dans la clairière et, pour une raison ou pour une autre, cela lui posait problème. Mais pourquoi ? Ana jeta un coup d'œil à sa mère et entendit qu'elle égrenait son chapelet.

« Non, monsieur, répondit-elle. Je dois rester près de chez nous. Pour être présente quand ma mère a besoin de moi.

– La lettre d'adieu de votre père, dit-il, changeant d'angle d'attaque. Est-elle toujours en votre possession ? »

Ana sentit ses jambes commencer à trembler, mais resta ferme.

« Non, monsieur, mentit-elle. Je l'ai brûlée pour épargner du chagrin à ma mère. »

Le maire la dévisagea un moment encore, puis déposa le chapeau sur la table.

« Quelques jours avant que votre père se donne la mort, on l'a entendu tenir des propos extravagants. Semer le trouble. »

Ana entendit sa mère bouger nerveusement dans son fauteuil.

« Pour tout dire, il répandait des mensonges, poursuivit le maire. Disait aux gens de quitter la ville. Affirmait que la montagne Noire allait entrer en éruption. C'était très mauvais pour le commerce. Si les navires ne viennent plus, l'île entière en pâtira.

– Mais, et s'il avait raison ? s'exclama-t-elle avant de pouvoir se retenir. Tous les signes sont là. Il faut que nous prévenions les gens.

– Ce serait une erreur de votre part que de répéter ces mensonges, mademoiselle Pérez, répondit-il en pointant vers elle un doigt menaçant. En particulier tant que la question de vos droits sur vos terres reste ouverte. »

Et Ana comprit. Ce n'était pas de l'argent qu'il voulait, mais son silence. Il les laisserait vivre là tant qu'elle ne dirait rien. Elle devait juste se taire sur la mort de son père et les changements qui affectaient la montagne.

« Comprenez-vous ? » demanda-t-il.

Ana leva le menton et le regarda droit dans les yeux.

« Oui. Je comprends. »

Réalisant qu'un marché venait d'être conclu, sa mère agrippa la main du curé.

« Dieu vous bénisse, mon père. Merci, merci. »

Le curé plaça sa main grasseuse sur la tête de María Pérez.

« Le Seigneur prend soin de ceux qui le servent bien, répondit-il. Je prierai pour vous. »

Il jeta un coup d'œil à Ana.

« Je prierai pour vous tous. »

Les deux hommes repartis, Ana crut que ses jambes allaient se dérober sous elle.

Elle avait peur, oui, mais elle était surtout furieuse. Déjà, elle se repassait la conversation dans sa tête. Elle regrettait de ne pas avoir défendu son père, mais elle savait qu'elle n'avait pas eu le choix, si sa famille ne voulait pas se voir expulser de ses terres.

« Je suis désolée, sanglota sa mère. Je n'ai pas pu les empêcher d'entrer.

– Ce n'est pas ta faute, maman, répondit Ana en lui passant le bras autour des épaules. Rien de tout cela n'est ta faute. »

Elle prit son chapeau sur la table.

« Où vas-tu ? lui demanda sa mère, paniquée.

– Sur le port, chercher Pablo et Carlos. Je vais les renvoyer te tenir compagnie le temps que je trouve Antonio. »

Sa mère secoua la tête.

« Non, non. Nos ennuis ont débuté quand ton père a commencé à écouter Antonio. Il porte malheur à notre famille. »

Ana s'agenouilla pour prendre ses mains entre les siennes.

« Si papa et Antonio ont raison – et je crois que c'est le cas –, peu importe ce que pense le curé, ou ce que dit le maire. Si la montagne Noire entre en éruption, tout sera détruit. Nos terres, cette maison, et même la ville. Nous devons faire quelque chose.

– Ce n'est jamais arrivé, protesta sa mère. Ton père parlait toujours de la possibilité d'une éruption, mais ce n'est jamais arrivé. Il se trompait. »

Ana l'embrassa.

« Je serai de retour dès que je peux. »

Une vaste foule était en train de se rassembler devant les marches de l'hôtel de ville. Pêcheurs, ménagères aux paniers remplis d'emplètes, commerçants, enfants jouant avec des cerceaux de bois dans la rue. Quelques marins, tout juste descendus des navires à destination des colonies, bavardaient en hollandais et en anglais. Ana se demanda ce qui se passait.

En arrivant sur la place, elle vit ses frères, Pablo et Carlos, qui regardaient la scène depuis le muret où ils étaient assis, à côté de l'église. Le pauvre Rudi se tenait debout à quelques pas de là. Elle agita le bras pour attirer leur attention, mais aucun des trois garçons ne la remarqua. Puis elle aperçut la veuve Silva au premier rang de la foule et la rejoignit.

« Avez-vous vu Antonio ? lui demanda-t-elle. Il faut que je lui parle. C'est urgent.

– Tu vas devoir attendre, répondit la veuve Silva en lui indiquant du doigt la silhouette émaciée, vêtue d'une longue veste noire et de hauts-de-chausses de la même couleur, qui montait les marches du perron de l'hôtel de ville. Il s'apprête à parler. »

Ana sortit de sa poche la lettre de son père et la montra à la vieille femme.

« Voyez-vous ces six lettres ? »

La veuve Silva secoua la tête.

« Elles ne signifient rien pour moi.

– Vous voyez, maintenant ? insista Ana en les suivant du doigt. Si vous les mettez dans l'ordre ? B-L-A-N-C-A. »

La vieille femme y regarda de plus près avant d'acquiescer.

« Oui.

– Comprenez-vous à présent comment mon père a dissimulé ce nom ? continua Ana en tapotant le document du doigt. Je crois que c'est la raison pour laquelle il a été tué. Je crois qu'il a vu quelque chose de la montagne. »

Elle s'interrompit.

« Le maire et le curé sont passés chez nous tout à l'heure pour demander cette lettre. »

La veuve Silva écarquilla les yeux, effarée.

« Il faut être prudente, Ana. »

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. Antonio était arrivé en haut des marches et tapait dans ses mains pour attirer l'attention de la foule.

« Mes amis, voulez-vous m'écouter ? »

La multitude continua à piétiner nerveusement.

« Amis et compatriotes, retenta Antonio. Me prêterez-vous l'oreille ?

– Écoutons ce qu'il a à dire », lança un homme barbu au premier rang.

Un par un, les gens se turent et le silence se fit.

« Merci, dit Antonio en haussant la voix pour que ceux qui étaient derrière puissent l'entendre aussi. Mes amis, cela me peine de vous annoncer ceci, mais nous sommes en danger.

– Le danger des taxes espagnoles, c'est tout ! » plaisanta quelqu'un.

Antonio ne se laissa pas interrompre.

« Nous vivons dans l'ombre de la montagne Noire.

– C'est pas vraiment une révélation ! lança l'apprenti du boucher, et tout le monde éclata de rire.

– Depuis des années, elle nous protège, continua Antonio. Elle nous a donné une bonne terre pour faire pousser nos légumes et nos fruits. Nos vignes. Nous n'avons pas souffert comme certains dans d'autres parties de l'île.

– Et que cela dure ! » s'exclama l'homme barbu.

Antonio écarta les bras. Cela lui donnait l'air d'un prédicateur, songea Ana, et elle sentit la foule réagir.

« Les choses sont en train de changer, reprit-il. Je vis sur la montagne Noire. Depuis des semaines, maintenant, je surveille leur évolution : la façon dont les plantes poussent, dont les animaux vivent, dont l'air est différent. Le sol même est instable. Il y a eu plusieurs secousses.

– Il y a toujours des secousses, fit l'apprenti du boucher.

– Il n'y a que toi qui les sens, quand tu as bu trop de bière le samedi soir », railla son ami, provoquant l'hilarité de la foule.

Antonio éleva la voix.

« Ce que vous dites est vrai, mon ami. Il y a toujours eu des secousses. Et la nature change au rythme des saisons. Nous savons tous cela. »

Il se retourna pour regarder la montagne Noire, avant de reposer les yeux sur son auditoire.

« Mais cette fois, c'est différent. Nos maîtres, les hommes qui gouvernent cette ville, le savent. Ils ont été prévenus plusieurs fois, et par plusieurs personnes. Mais ils vous affirment le contraire. Ils disent qu'il n'y a pas de danger, mais ils se trompent.

– Ne croyez pas un mot de ce qu'il dit ! » s'écria un homme au visage rougeaud.

Ana savait que c'était un des partisans les plus fidèles du curé. Tailleur prospère, il était toujours le premier à pointer du doigt les fautes d'autrui. Il vilipendait les femmes qui sortaient en cheveux, les hommes qui buvaient trop, les enfants qui ne se tenaient pas tranquilles à l'église. Pablo avait plus d'une fois senti le revers de sa main sur sa joue.

« Refusez-vous d'admettre le témoignage de vos propres yeux ? répondit Antonio. Ne voyez-vous pas cette cendre grise ? Les nuages

sombres amoncelés au-dessus du cratère ? Les hommes qui gouvernent cette ville savent que nous sommes en danger. C'est leur cupidité qui leur fait nier ce qui se passe.

– Nous avons déjà observé ce genre de changements, répliqua le tailleur en croisant les bras. Il ne se passe jamais rien. Vous allez causer la ruine de nos commerces si vous continuez comme ça. Le maire a raison de vouloir protéger nos relations commerciales. C'est grâce à lui que notre ville est riche. »

Ana voyait qu'Antonio était en train de perdre l'attention de son auditoire.

« Mes amis, reprit-il en haussant encore le ton d'un cran pour se faire entendre, mettez de côté autant d'eau que vous le pouvez, et conservez-la précieusement. Partout où tombera cette cendre, il n'y aura pas d'eau potable. Retournez vos bateaux, sinon ils en seront remplis.

– Tu ne vas pas réussir à nous faire peur !

– Lorsque la montagne Noire entrera en éruption, nous n'aurons que très peu de temps.

– Si elle entre en éruption ! »

Ana regarda Antonio, sa silhouette sombre, émaciée et solitaire, puis la masse d'hommes et de femmes debout devant elle au pied des marches.

« Nous devons l'écouter ! cria-t-elle de là où elle était. Il a vu toutes ces choses de ses propres yeux. Il sait de quoi il parle ! »

La veuve Silva lui apporta à son tour son soutien.

« Oui, laissez-le terminer. Je veux savoir ce qu'il a vu. »

Ana vit le tailleur secouer la tête d'un air dégoûté, mais la plupart des gens se turent à nouveau.

« C'était dans le nord-est de l'île, reprit Antonio. Il y a environ deux ans. Comme nous, ils s'étaient accoutumés aux secousses de leurs montagnes. Comme nous, ils ne pensaient pas que les choses allaient changer. C'était un matin ordinaire, comme celui-ci. Un ciel blanc, un soleil éclatant derrière les nuages, pas un souffle de vent. Et c'est là qu'il s'est mis à neiger du volcan, une poussière fine d'abord, puis de plus en plus lourde. On appelle cela de la ponce : une sorte de pierre brûlée. Mais pas noire. Elle est blanche, et elle vous étouffe si elle vous entre dans la bouche ou le nez.

– La montagne projette souvent une poussière blanche », objecta une femme.

Antonio continua.

« La poussière du début a bientôt laissé place à des particules plus épaisses, de la taille d'un grain de blé ou de riz. Puis le bruit a commencé : énormément de bruit, des explosions comme des tirs de canon, mais sous la terre. Puis des morceaux plus gros ont commencé

à tomber du ciel, gros comme le poing. Les malchanceux les ont vu briser les tuiles de leur toit. Les bêtes ont toutes commencé à essayer de s'échapper de leur enclos. Elles savaient. »

Ana sentit que la foule serait bientôt trop agitée. Intérieurement, elle encouragea Antonio à continuer.

« Puis c'est l'obscurité qui est venue, poursuivit ce dernier en élevant encore la voix. Pas d'un coup, mais lentement, lentement, le ciel s'est empli de cendre et la lumière du soleil a diminué, jusqu'à disparaître complètement. On ne voyait pas à un pas devant soi. Certains se sont cachés dans leur maison. D'autres se sont précipités vers leur bateau. D'autres encore se sont mis à genoux dans la rue pour prier, ou pleurer. Enfin, un bruit comme de fin du monde a retenti, et la montagne a explosé. Le feu a commencé à couler le long des pentes, un feu ondoyant, comme une rivière lente, mais faite de roche incandescente. »

L'espace d'un instant, le silence régna. Au loin, on pouvait entendre les mouettes et les goélands sur le port.

Puis, brusquement, tout le monde se mit à parler, crier, protester en même temps. Trop de voix qui emplissaient l'air.

« C'est différent dans le nord-est.

– Cela n'arriverait jamais ici. La montagne Noire dort toujours.

– Vous inventez de toutes pièces !

– Dans le nord-est, ils disaient la même chose, insista Antonio, criant pour se faire entendre. Mais une rivière de feu a dévalé la pente jusqu'à la ville. Elle a tué tout le monde, ceux qui craignaient la montagne comme ceux qui ne croyaient pas au danger. Cette ville n'existe plus. La rivière de feu l'a emportée, en flammes, dans l'océan.

– Vous n'avez aucune preuve que les choses sont en train de changer », lança le tailleur.

Il avait maintenant rallié plus de gens autour de lui.

Avant d'avoir le temps de réfléchir à ce qui arriverait si elle prenait la parole, Ana s'entendit crier :

« Si, il en a. »

Elle sentit les gens se retourner pour la regarder.

« Je les ai vues de mes propres yeux, moi aussi. Les secousses sont plus fortes sur la montagne. Elles durent plus longtemps. L'eau est empoisonnée, la terre surchauffe. Antonio a des preuves... »

Elle marqua un temps.

« Et mon père en avait aussi.

– Votre père était un lâche et un pécheur », lança le tailleur.

Ana vit Pablo se précipiter au bas de son muret, suivi de Carlos. En l'espace d'une fraction de seconde, elle perçut toute la situation comme un tableau : l'expression inquiète de la veuve Silva, la mince silhouette noire d'Antonio sur les marches puis, de tous les côtés de la

place, les soldats du maire qui arrivaient pour disperser la foule.

Elle était à la croisée des chemins. Elle pouvait placer sa famille au-dessus de tout et tenir sa langue, ou faire ce que lui dictait sa conscience. En dépit des conséquences possibles, elle savait qu'il lui fallait poursuivre l'œuvre de son père. C'était ce qu'il aurait voulu.

« Prenez ça, dit-elle en mettant la lettre dans les mains de la veuve Silva, avant de s'avancer. On a tué mon père pour l'empêcher de parler, cria-t-elle. Nous devons partir. Avant qu'il ne soit trop tard. »

Elle sentit deux mains rudes l'attraper et la tirer brutalement en arrière. Pablo et Carlos se jetèrent sur les soldats, mais furent chassés comme des mouches.

« Lâchez-la ! » s'écria Rudi en essayant de la retenir par le bras.

Deux secondes plus tard, lui aussi gisait par terre, la lèvre en sang.

La foule était désormais cernée de toutes parts. Les soldats la mirent en joue, interdisant toute résistance.

« Rentrez chez vous ! ordonnèrent-ils. Par ordre du maire. Quiconque restera sera également arrêté. »

Les hommes qui tenaient Ana la traînèrent sur les marches menant à l'hôtel de ville. Elle vit qu'Antonio avait été arrêté aussi. Il avait les deux bras repliés dans le dos et le nez en sang. Mais elle savait qu'ils avaient agi comme il le fallait. Ils avaient tenté de mettre la ville en garde. Certes, son père avait été réduit au silence et elle-même avait été intimidée. Mais elle ne s'était pas laissé faire.

Alors qu'ils la tiraient à l'intérieur, elle entendit la cloche de l'église commencer à sonner les vêpres.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda Carlos.

Il regarda son frère. Pablo savait toujours quoi faire. Mais il ne répondit rien.

« J'ai une idée, intervint Rudi.

– Toi ! Comme si tu pouvais servir à quelque chose ! » répliqua Pablo.

Pour une fois, Rudi ne battit pas en retraite.

« As-tu un plan ? » rétorqua-t-il.

Il soutint son regard et, cette fois, ce fut Pablo qui détourna les yeux.

« Dis-nous », intervint Carlos.

Il y avait de la peur dans sa voix.

« Il y a moyen d'accéder à la mairie par l'église, reprit Rudi. Nous pourrions déterminer où Ana est retenue prisonnière, et après, eh bien...

– Quoi, la libérer ?! C'est stupide ! » s'exclama Pablo.

Mais Carlos, tout ouïe, l'interrompit pour dire :

« Tu veux bien nous montrer, s'il te plaît ? »

Rudi ne sourit pas. Il ne voulait pas être comme Pablo. À toujours se moquer et se croire supérieur aux autres. Mais peut-être que Carlos n'était pas si mauvais. Il semblait faire confiance à Rudi, et celui-ci en avait le cœur plein de joie.

Au loin, ils entendirent un grondement. On aurait dit le tonnerre, mais les garçons n'en étaient plus si sûrs. Le discours d'Antonio les avait effrayés. Les nuages gris au-dessus de la montagne étaient en train de virer au noir. Ils crurent tous trois sentir le sol bouger, mais n'en dirent rien. Aucun d'eux ne voulait perdre la face devant les autres.

« Nous allons devoir attendre que les vêpres soient terminées et que tout le monde soit rentré pour la nuit, conclut Rudi. Après, je vous montrerai. »

La lumière commençait à s'estomper du ciel. La veuve Silva avait attendu que le dernier des soldats en patrouille ait quitté la place avant d'aller trouver la mère d'Ana.

En prenant garde à rester dans l'ombre et à emprunter les petites rues, elle se dépêcha de traverser la ville pour monter vers les terres des Pérez. À sept heures, elle était chez eux et frappait à la porte de derrière.

« Madame Pérez ? appela-t-elle. Puis-je entrer ? »

Le silence lui répondit.

La veuve Silva croyait aux coutumes ancestrales de l'île. Aux bonnes manières, qui dictaient de ne pas entrer chez quelqu'un sans y avoir été invité. Mais la situation était extraordinaire.

Prise d'un mauvais pressentiment, elle tourna la poignée et entra. La pièce était plongée dans la pénombre, les volets de ses deux fenêtres fermés malgré la touffeur du soir. Elle entendit un étrange bourdonnement – des mouches, réalisa-t-elle – et son cœur se mit à battre plus vite. Il était arrivé quelque chose, elle pouvait le sentir.

« Madame Pérez, êtes-vous là ? »

Puis elle porta la main à sa bouche, horrifiée.

« Miséricorde », murmura-t-elle en se signant.

À hauteur de ses yeux, une paire de bottines noires tournoyait lentement, la pointe inclinée vers le sol carrelé. Un corps pendait dans l'air immobile. María Pérez était morte, ses mains pâles inertes le long de ses jupes. La veuve Silva se força à lever les yeux. Une corde épaisse avait été passée autour de la poutre au-dessus. Elle avait la tête inclinée sur le côté, marquant l'endroit où sa nuque s'était brisée, mais son visage était caché derrière son voile. La veuve Silva remercia le ciel de lui avoir au moins épargné cette vision.

Il semblait que María Pérez ait mis fin à ses jours, elle aussi. Était-ce si surprenant ? Après la mort de son époux, elle avait eu peine à faire face. La veuve Silva chercha du regard une lettre d'adieu, mais n'en vit pas.

Puis elle réfléchit. En dépit de tous les malheurs, tous les deuils qu'elle avait connus dans sa vie, María Pérez n'avait jamais perdu sa foi catholique. Si difficiles que soient les circonstances, elle ne se serait jamais suicidée. Pour elle, ç'aurait été un péché mortel, qui lui aurait valu l'exclusion du paradis.

Mais il n'y avait pas que cela. La veuve Silva voyait bien qu'une erreur avait été faite. Les six chaises étaient toutes rangées autour de la table. Si María Pérez s'était pendue, elle aurait été obligée de monter sur l'une d'elles avant de la repousser d'un coup de pied.

La veuve Silva porta la main à la poche de son tablier. Manifestement, Ana avait eu raison de lui donner la lettre de son père à l'approche des soldats. Ses soupçons étaient fondés. Il s'agissait là de meurtre. Ses deux parents avaient été assassinés. D'abord son père, et maintenant sa mère.

Mais qu'avait vu Tomás Pérez exactement ? Que le soupçonnait-on d'avoir raconté à sa femme ?

La veuve Silva murmura une prière et se signa de nouveau. Elle n'aimait pas l'idée de laisser María Pérez ainsi, mais il fallait qu'elle aille chercher de l'aide. Elle ne pouvait pas la dépendre toute seule. Abandonnant l'endroit tel qu'elle l'avait trouvé, elle repartit par où elle était venue. Une fois qu'elle aurait fait la toilette mortuaire de María Pérez, elle devrait trouver un moyen de parler à Antonio. Où qu'ils l'aient emmené. Et ensuite, Dieu lui vienne en aide, il faudrait qu'elle trouve Ana pour lui annoncer que sa mère était morte.

Brusquement, son sang se glaça. Et s'il était arrivé quelque chose à la jeune fille aussi ?

Au loin, la montagne éructa un nuage de cendre noire dans l'air immobile. La veuve Silva leva les yeux. Ils n'avaient plus beaucoup de temps. Elle accéléra le pas.

*
* *

Rudi, Carlos et Pablo, assis en silence dans la ruelle derrière l'église, écoutaient les gens en sortir après les vêpres. En une heure, ils avaient à peine échangé trois mots.

Dès qu'il fut certain que la voie était libre, Rudi se releva et fit signe aux jumeaux de le suivre. À sa grande surprise – et à son grand plaisir –, ils obtempérèrent sans élever d'objection. Tous trois se glissèrent furtivement dans l'église, s'efforçant chacun de masquer sa nervosité. Rudi regarda vivement autour de lui pour s'assurer que le curé était bien parti. La nef était vide et le silence régnait. Seule une odeur d'encens s'attardait encore.

Toujours suivi des jumeaux, Rudi gagna la chapelle latérale. Un autel spécial s'y dressait, avec des statues de saint François et saint Nicolas, devant lequel les gens venaient prier pour les pêcheurs et les marins. Derrière se trouvait un petit espace à l'abri des regards, juste assez grand pour s'y cacher quand le monde se montrait cruel. Rudi en faisait souvent usage.

Et derrière, une petite porte en bois.

« Elle a été mise là pour le curé dans l'ancien temps, expliqua Rudi. Pour qu'il puisse aller de l'église à la mairie et inversement sans être vu. Ça mène au jardin privé à l'arrière du bâtiment. Il n'y a jamais

aucun garde dedans. »

Les trois garçons regardèrent la porte.

« On peut se cacher dans le jardin jusqu'à la nuit. Personne n'y va jamais.

– Et après, quoi ? chuchota durement Pablo, retrouvant un peu de son mordant. Qu'est-ce qu'on fait ? »

Rudi le regarda droit dans les yeux.

« On sauve Ana. Et Antonio. »

MERCREDI 5 MAI 1706

Jour de l'éruption

Ana était retenue prisonnière au premier étage de l'hôtel de ville.

C'était là qu'elle avait été amenée depuis la place, des heures plus tôt. Les soldats l'avaient fouillée et enfermée, mais ne lui avaient pas fait de mal. Ils semblaient l'avoir oubliée. Elle avait compté les heures au clocher de l'église. À présent, il faisait nuit, même si de fins rayons de lune filtraient à travers les volets de bois.

Au loin, elle pouvait entendre gronder la montagne Noire.

Au début, elle avait fait les cent pas sur le plancher qui craquait sous ses pieds, en rassemblant dans sa tête les pièces du puzzle. Elle avait ressenti de la colère, puis de la peur. De la soif et de la faim. À présent, elle était simplement fatiguée.

Elle ne supportait pas d'imaginer sa mère et ses frères dans leur petite maison blanche, en train de se demander ce qu'il était advenu d'elle. Elle espérait que la veuve Silva était allée leur tenir compagnie. Elle se rappelait le sang sur le visage d'Antonio, et espérait qu'il allait bien. Les soldats ne l'avaient pas touchée, mais elle craignait qu'ils se montrent moins doux avec le vieil homme. Était-il lui aussi détenu à l'hôtel de ville ? Ou bien l'avaient-ils emmené à la prison sur le port ?

Elle entendit les cloches sonner dix coups.

Au moins, ces longues heures de solitude lui avaient donné le temps de déterminer à la fois comment et pourquoi son père avait été assassiné. Le « comment » était simple. Elle supposait qu'il avait d'abord été assommé. Après cela, il avait dû être aisé pour deux hommes de mettre sa mort en scène afin de faire croire à un suicide. Elle ne pensait pas que le maire s'en soit occupé lui-même, mais elle était certaine désormais que cela s'était fait sur ses ordres.

Le « pourquoi » s'était révélé plus difficile à cerner, mais elle pensait y être également parvenue. Ce n'était pas à cause de ses mises en garde au sujet de la montagne Noire. Plus probablement, c'était parce que, au cours d'une de ses visites au cratère pour en observer les changements, il avait vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir. C'était l'explication la plus logique. L'attaque de leurs vignes, les

rumeurs sur leurs soucis d'argent, son meurtre... Tout cela était arrivé parce qu'il s'était trouvé sur la montagne au mauvais moment.

De si haut, il avait dû être en mesure de voir ce qui se passait en ville. Mais aussi ce qui se passait en mer – sa longue-vue avait été retrouvée avec sa sacoche en cuir, près de son corps. Car le nom que son père avait caché dans sa lettre n'était pas celui d'une personne, mais d'un navire. Un navire qui avait fait naufrage au large de la côte nord-ouest de Tenerife en janvier.

Lorsque la pire des tempêtes hivernales s'était mise à souffler depuis l'Atlantique, *La Blanca* avait sombré non loin du port. Toutes les âmes à son bord avaient péri noyées. Le trésor avait coulé avec le navire.

La Blanca, l'un des fleurons de la flotte espagnole, transportait argent et perles, soies et épices. Il comptait cinq mâts aux voiles blanches et gonflées. Le drapeau rouge et or de la monarchie espagnole claquait à sa poupe. Il faisait partie de la flotte transportant le trésor du roi d'Espagne. Plusieurs navires de guerre avaient navigué de conserve avec lui pour en protéger l'incalculable cargaison : lingots d'or, bijoux, marchandises précieuses, tous à destination de l'Espagne.

Le lendemain, lorsque le temps s'était quelque peu amélioré, le maire avait envoyé une équipe de secours sur les flots houleux. Le port lui-même était protégé par une haute digue. Sur ordre du maire, personne n'avait été autorisé à monter dessus ce jour-là. Les vagues étaient trop hautes, la mer trop agitée. Du moins, c'était la raison qui avait été donnée. Ana réalisait à présent que c'était pour que personne ne puisse voir ce que faisait l'équipe de secours.

La mission de sauvetage n'avait rien donné.

Une semaine plus tard, le maire avait tenu une conférence à l'hôtel de ville pour rendre compte de l'expédition. Il n'avait su fournir aucune explication au naufrage du navire : celui-ci était de construction solide, et n'avait pas été poussé sur les rochers par le vent. Il n'y avait eu aucun vaisseau ennemi dans la région. Personne ne pouvait expliquer la perte du bâtiment et de son équipage tout entier.

À présent, Ana n'en revenait pas d'avoir été aussi aveugle.

On ne pouvait rien voir depuis la plage : la digue obstruait la vue. Mais si son père s'était trouvé dans les hauteurs de la montagne en ce jour fatidique de janvier, il avait peut-être été témoin de quelque chose. Il avait toujours sa longue-vue sur lui. Il était possible qu'il ait vu ce qui était arrivé au bateau. Et à son trésor.

C'était après le naufrage que le comportement de son père avait changé. Sur le port et en ville, il s'était mis à poser des questions au sujet de *La Blanca*. Peu de temps après étaient survenues l'attaque de leurs vignes, puis les rumeurs de leur endettement.

Brusquement, dans le silence de sa prison, Ana entendit un son. Un

tapotement. Elle se releva d'un bond. Les soldats étaient-ils enfin de retour ?

Le bruit se répéta et elle se rendit compte qu'il provenait de derrière la fenêtre. Elle traversa discrètement la pièce.

« Qui est là ?

– C'est moi. »

Elle reconnut sa voix.

« Carlos !

– Est-ce que tu peux ouvrir les volets ? » chuchota-t-il.

Ana poussa les panneaux de bois et scruta l'obscurité au-dehors. Elle pouvait tout juste distinguer le sommet de la tête de son frère. Il était juché en équilibre sur une étroite saillie, sous l'appui de fenêtre. En dessous se trouvait le jardin privé à l'arrière de la mairie.

« Comment as-tu fait pour monter jusqu'ici ? C'est si haut.

– Ce n'est pas si difficile, répondit-il, d'une voix cependant tendue par l'effort.

– Où est Pablo ?

– Avec Rudi, en train de chercher Antonio. On a entendu les gardes parler. Antonio n'est pas ici. Ils l'ont emmené à la prison du port. »

Il marqua un temps.

« Est-ce que tu peux sortir par là ? »

Ana regarda en contrebas. Avant, jamais elle n'aurait agi à l'encontre de l'autorité du maire et des lois de la ville. Mais les choses avaient changé.

« Je ne sais pas », avoua-t-elle.

Au loin, un puissant grondement se fit entendre. Comme un roulement de tonnerre.

« Je déteste ce bruit, fit Carlos, d'une voix qui le faisait paraître très jeune, et très apeuré. On dirait une canonnade. »

Le ciel au-dessus de la montagne Noire, put constater Ana, rougeoyait comme une énorme entaille cramoisie au milieu des nuages. Ils n'avaient plus beaucoup de temps.

« J'arrive. »

Elle rentra le bas de sa longue jupe dans ses sous-vêtements et prit une grande inspiration. Puis elle passa la jambe par-dessus le rebord et se laissa glisser sur la saillie.

Antonio ne savait pas combien de temps il allait encore pouvoir tenir face à leurs coups et leurs questions.

Il était dans la prison du port. Son supplice avait commencé alors qu'il faisait encore jour, et la nuit était tombée depuis. Mais il avait perdu la notion de jour et de nuit. Il n'avait plus conscience que de la douleur, et des brèves interruptions dans celle-ci. Il avait l'œil gauche fermé tant il était enflé, et un goût de sang dans la bouche. Son nez était cassé et plusieurs de ses dents branlantes.

Il sentit quelqu'un lui tirer brutalement la tête en arrière.

« C'est la dernière fois que je te pose la question : qu'est-ce que Tomás Pérez t'a raconté ? »

– Rien », répondit Antonio avec difficulté.

Il se raidit dans l'attente du coup qui allait suivre. Il était ligoté sur une chaise, les bras attachés aux barreaux du dossier. Cette fois, le poing s'enfonça dans son ventre. Il lâcha un grognement de douleur.

« Tu as conscience que nous détenons également Mlle Pérez ? » reprit l'homme.

Antonio s'était habitué à sa voix. Ce n'était pas celle du maire, même s'il ne doutait pas un instant que ce dernier soit présent. C'était celle d'un de ses hommes de confiance. Antonio pouvait sentir l'odeur de son long manteau en cuir. De sous l'étoffe qui lui bandait les yeux, il pouvait voir ses bottes.

« Ce n'est qu'une enfant, protesta-t-il vivement.

– Elle a seize ans. C'est assez vieux. »

Antonio sentit le soldat approcher son visage du sien.

« Tout le monde sait que son père se fiait à elle.

– Sur ma vie, Pérez ne lui a rien dit. »

Il sentit l'homme s'écarter.

« Tu m'excuseras si je ne te crois pas sur parole. »

Il entendit des chuchotements, puis la voix du maire, qui disait :

« Amenez la fille ici, et nous verrons ce qu'elle sait.

– Non ! »

Antonio lutte en vain contre ses liens.

Puis, avec horreur, il entendit des pas qui s'éloignaient, et les soldats qui riaient.

« Non, laissez-la tranquille ! »

*

* *

Ana s'agrippa à la saillie du bout des doigts et se laissa pendre dans le vide, aussi près du sol qu'elle le pouvait. Il fallait qu'elle trouve le courage de se laisser tomber sur les quelques pieds qui restaient.

« Ça fait seulement la hauteur d'un homme », chuchota Carlos en dessous d'elle.

Ana compta jusqu'à trois, puis lâcha prise. L'espace d'un instant, elle chuta dans le vide. Puis elle ressentit un choc dans ses chevilles et perdit l'équilibre.

« Tu vois, dit Carlos en l'aidant à se relever. Ce n'était pas si terrible.

– Tu es plus courageux que moi, répondit Ana en lui prenant la main. Il faut que je retourne auprès de maman. Elle doit avoir peur.

– La veuve Silva a dit qu'elle allait lui tenir compagnie. C'est Rudi qui a eu l'idée de tout ça. »

Ana poussa un soupir de soulagement.

« Bien. Nous irons les chercher toutes les deux dès que nous aurons libéré Antonio. »

Un autre grondement leur parvint de la montagne Noire. Ana entendit son frère cesser brièvement de respirer.

« Ana, qu'est-ce qu'on va faire ?

– Trouver les autres, répondit-elle.

– Non, reprit-il d'une petite voix. Je veux dire, si la montagne entre en éruption. »

Ils levèrent tous deux les yeux. Le ciel nocturne rougeoyait encore plus intensément autour du cratère. Les bruits de petites explosions étaient plus rapprochés.

Ana prit son frère par la main.

« Allons trouver les autres. »

Antonio était seul dans sa cellule, même si des soldats montaient la garde derrière la porte.

Il s'efforça en vain de desserrer les liens qui retenaient ses mains. Il était désespéré. Il ne craignait pas la mort, mais il avait promis à Tomás Pérez de protéger sa famille s'il lui arrivait quelque chose.

Et il avait échoué.

À travers les barreaux de sa fenêtre, il entendit un grondement encore plus fort, tel un roulement de tonnerre juste au-dessus de sa tête. Même pendant son calvaire, il avait eu conscience que les bruits en provenance de la montagne étaient de plus en plus rapprochés. Cela n'allait plus tarder maintenant.

Ses épaules s'affaissèrent. Là aussi, il avait échoué.

Il avait fait tout son possible pour prévenir du danger les habitants de la ville, mais ils ne l'avaient pas écouté. Ils menaient une existence trop confortable dans leurs belles maisons, avec leurs riches habits et la prospérité que les navires marchands apportaient au port. Ils refusaient de croire que la montagne Noire allait se retourner contre eux après toutes ces années à vivre en sécurité dans son ombre.

Soudain, Antonio entendit un bruit derrière lui. Un frottement sur la pierre, puis le son mat d'un impact sur le sol. Bien qu'il fasse nuit et que ses yeux soient toujours bandés, il pouvait sentir la présence de quelqu'un – ou quelque chose – dans la pièce avec lui. Était-ce un rat ? La prison, comme le port lui-même, en était infestée.

« Qui est là ? » lança-t-il à voix basse.

Puis il se demanda si c'était le projet depuis le début. S'ils ne l'avaient laissé seul que pour permettre à quelqu'un de se glisser dans sa cellule et de l'assassiner.

Il se raidit, s'attendant presque à ressentir la pression d'un couteau sur sa gorge. À la place, il sentit qu'on desserrait ses liens et qu'on lui enlevait son bandeau.

Cela ne l'empêcha pas de bondir de sa chaise, prêt à se défendre.

« Ne me faites pas de mal ! » s'écria Rudi.

Antonio le dévisagea avec stupéfaction.

« Au nom du ciel, comment as-tu fait pour entrer ici ? »

Rudi lui indiqua la haute fenêtre.

« Pablo m'a soulevé et je suis passé entre les barreaux. »

Antonio resta sans voix. Rudi était petit et très mince, mais il n'en demeurerait pas moins incroyable qu'il ait réussi à se faufiler par un espace aussi étroit.

« Rudi, tu ne peux pas rester. Ils te puniront s'ils te trouvent ici. Je ne veux pas de cela sur ma conscience. »

Il leva de nouveau les yeux vers la fenêtre.

« Je n'arriverai jamais à sortir par là. »

Rudi ignore sa remarque.

« Il n'y a que deux gardes à votre porte, dit-il. Il faut que nous trouvions un moyen de la leur faire ouvrir. Ensuite Pablo fera quelque chose pour les éloigner. »

Antonio observa l'enfant déguenillé. Rudi était toujours seul, toujours exclu des jeux des autres garçons. Mais ce soir, il semblait avoir gagné en audace. Antonio ne pensait pas que son plan ait une chance de fonctionner, mais il était touché par les efforts du garçon pour l'aider.

« Très bien », dit-il.

Il regarda autour de lui. Le seul objet qu'il puisse utiliser comme arme était la chaise.

« Mets-toi derrière la porte. »

Une fois Rudi en position, il commença à cogner violemment la chaise contre le sol pour essayer d'en détacher les pieds.

« Ohé ! se mit-il à crier. Gardes ! »

Derrière la porte, il entendit les soldats réagir. L'un d'eux tapa dessus de la crosse de son fusil.

« Silence là-dedans. »

Antonio l'ignore ; il se contenta de continuer à frapper la chaise contre le mur et le sol en hurlant. Un des pieds se détacha, et il le tendit à Rudi.

« Vise ses genoux », lui conseilla-t-il.

Le garçon hocha la tête.

« Hé, imbéciles ! reprit Antonio. Idiots ! Vous allez passer la nuit là, debout, alors que le maire est tranquillement couché dans son lit. Il ne reviendra pas avant demain matin, et pourtant vous restez là.

– Silence, j'ai dit ! »

Mais Antonio continua de faire du raffut jusqu'à ce qu'enfin, il entende la clé tourner dans la serrure. Il fit un signe de tête à Rudi qui se prépara à attaquer en empoignant fermement le morceau de bois cassé de sa main valide.

À l'instant où la porte commençait à s'ouvrir, ils entendirent un des

soldats s'exclamer :

« Hé, qui a jeté ça ?! »

Puis ils entendirent la voix de Pablo à l'extérieur.

« Vous m'attraperez pas !

– Viens ici ! » hurla le soldat, furieux.

Antonio entendit des pieds bottés partir au pas de course et pria pour que Pablo se montre plus rapide que son poursuivant. Espérant prendre l'autre garde par surprise, il tira brutalement sur la porte. Le soldat entra en chancelant dans la cellule. Rudi visa et lui asséna un coup de bâton sur la rotule.

Le soldat hurla et Antonio lui abattit la chaise sur la tête, l'assommant sur le coup. Il l'attrapa par les aisselles pour le tirer à l'intérieur de la cellule, puis homme et enfant sortirent de celle-ci et refermèrent la porte derrière eux. Antonio mit la clé dans sa poche et donna à Rudi une grande claque dans le dos.

« Bon travail. »

Puis, de l'extérieur, leur parvint un coup de feu. Le visage d'Antonio s'assombrit.

« Pablo ! » s'écria Rudi, avant de partir en courant aussi vite que son pied atrophié le lui permettait.

Il avait fallu du temps à la veuve Silva pour trouver quelqu'un qui veuille bien l'aider à détacher de sa poutre le corps de María Pérez. Elle avait payé les deux hommes plus cher qu'elle ne pouvait vraiment se le permettre. Puis, toute seule, elle avait disposé le corps de la mère d'Ana sur la table. Elle avait allumé des chandelles à sa tête et à ses pieds. Elle lui avait replié les bras sur la poitrine et lui avait glissé son rosaire entre les mains. Enfin, elle avait couvert son visage blafard de son voile noir et placé sa bible à côté d'elle.

Elle culpabilisait de la laisser seule – la coutume voulait que les femmes de la ville tiennent une veillée funèbre – mais ce n'était pas un jour ordinaire. Il fallait qu'elle pense aux vivants. Depuis des heures maintenant, les grondements de la montagne Noire se faisaient plus forts.

Sa tâche terminée, elle quitta la maison des Pérez pour ce qui était, craignit-elle, la dernière fois. En évitant d'être vue par les quelques soldats qui patrouillaient encore sur la place, elle regagna l'hôtel de ville.

*

* *

Ana et Carlos se faufilèrent par la petite porte en bois qui donnait sur la chapelle latérale.

Ils n'y trouvèrent personne.

« Tout va bien, nous sommes en sécurité », dit Ana, ajoutant intérieurement *pour l'instant*.

Carlos s'était montré très courageux, mais elle pouvait sentir combien il était effrayé.

Main dans la main, ils remontèrent la nef en courant pour sortir dans la ruelle. À l'instant où Ana risquait un coup d'œil au coin de la place pour voir ce qu'il s'y passait, la veuve Silva apparut de l'autre

côté. Ana agita le bras pour attirer son attention, avant de l'appeler en constatant qu'elle ne semblait pas les voir.

« Nous sommes là ! »

Avec Carlos, elle regarda la vieille femme les chercher des yeux dans l'obscurité – la lune était presque entièrement voilée par le nuage de cendres – puis lever le bras en réponse. Ana lui indiqua du doigt l'entrée de la rue qui menait au port.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvaient.

« Dieu merci, tu n'as rien, dit la veuve Silva en posant sa vieille main sur le bras d'Ana.

– Grâce à Carlos. »

Elle sentit son frère rougir.

« Je n'ai pas fait grand-chose...

– Tu t'es montré d'un grand courage. Papa aurait été fier de toi. »

Ana parcourut du regard la place déserte. Elle aurait cru que la ville serait en ébullition, pleine de gens sur le départ.

« Où sont-ils tous ? »

Elle vit la veuve Silva porter un doigt à ses lèvres et lui indiquer quelque chose. Elle suivit son regard et, alors seulement, distingua deux soldats cachés dans l'ombre près de l'hôtel de ville.

« Le maire a imposé un couvre-feu à la tombée du jour, expliqua la vieille femme. Ils ont trop peur pour sortir de chez eux.

– C'est ignoble ! s'exclama Ana avec indignation. Quiconque reste se met en danger.

– En effet. Mais, malheureusement, Antonio n'a pas réussi à convaincre grand monde que le danger était réel. Un ou deux ont retourné leur bateau, et d'autres ont pris de l'eau à la pompe juste au cas où, mais pour la plupart... »

Ana secoua la tête.

« Ne voient-ils donc pas que c'est différent cette fois ? N'ont-ils pas d'yeux ? Pas d'oreilles ? »

La vieille femme soupira.

« Il y a eu trop de fausses alertes.

– Il n'empêche... »

À côté d'elle, Ana sentit Carlos tirer sur sa manche.

« Est-ce que tu crois que tout s'est bien passé pour Pablo et Rudi ? »

Elle serra la main de son frère dans la sienne.

« J'en suis certaine », répondit-elle avec plus d'assurance qu'elle n'en éprouvait.

Elle se retourna vers la veuve Silva.

« Les avez-vous vus ? »

– Pas depuis quelques heures.

– On s'est donné rendez-vous sur la plage, à côté des fumoirs à poissons, dit Carlos. Est-ce qu'on peut y aller ? »

Ana hocha la tête.

« C'est une bonne idée. Rends-toi sur le port. De notre côté, nous allons retourner à la maison chercher...

– Non ! » s'écria la veuve Silva, lui coupant la parole, avant de couvrir sa bouche de sa main.

Ana la regarda avec surprise. À présent, elle se rappelait que la vieille femme était censée, d'après Carlos, être allée tenir compagnie à leur mère. Alors pourquoi n'y était-elle plus ?

« Madame Silva ? »

Un coup d'œil à l'expression de l'intéressée suffit à lui faire comprendre que quelque chose de grave était arrivé.

« Que s'est-il passé ? Je vous en prie, dites-moi. »

Mais avant que la veuve ait pu lui répondre, Carlos bondit à côté d'elle.

« Regardez ! chuchota-t-il. Ils sont là ! Là-bas. »

Ana suivit son regard et vit Antonio, Pablo et Rudi qui remontaient l'étroite rue donnant sur le port. Elle eut juste le temps d'attraper Carlos par le bras avant qu'il jaillisse de leur cachette.

« Les soldats vont te voir. »

Alors que le petit groupe se rapprochait, Ana vit qu'Antonio avait le visage ensanglanté et tuméfié. Pablo, quant à lui, boitait. Seul Rudi, avec sa démarche lente et raide, était indemne.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? » demanda Carlos à son jumeau lorsqu'ils arrivèrent à leur hauteur.

Pablo sourit de toutes ses dents.

« Je me suis tordu la cheville en sautant par-dessus un mur pour échapper à un soldat. Mais j'ai été plus rapide que lui.

– Tu peux être très fière de ces jeunes gens », dit Antonio avec un sourire en coin.

Il regarda Rudi.

« De tous les trois.

– Je le suis », répondit Ana.

Elle examina son œil enflé et ses cheveux maculés de sang.

« J'ai compris ce qui était arrivé à mon père, et pourquoi, ajouta-t-elle à voix basse.

– Nous en reparlerons plus tard, une fois que nous serons en sécurité, répondit Antonio. Le bateau est prêt à prendre la mer.

– Quel bateau ? s'étonna Ana.

– Il a une yole, intervint Pablo. Avec deux paires de rames.

– Et un mât et une voile », ajouta Carlos.

Ana haussa les sourcils.

« Cela fait quelque temps qu'il est en ma possession, expliqua Antonio. Il est amarré à la première jetée après les fumoirs à poissons.

– Je vois. »

Ana regarda ses frères, avant de sourire.

« Il semble que tout le temps que vous avez passé sur le port n'ait pas été perdu, finalement. »

Pablo sourit de toutes ses dents.

« Antonio nous a appris à tenir les rames bien à plat dans l'eau.

– Dans ce cas, accompagnez-le dès à présent ; toi aussi, Rudi. »

Elle se tourna vers la veuve Silva.

« Pendant ce temps, nous irons chercher maman, autant de vivres que nous pouvons en porter, et nous vous retrouverons sur la jetée. »

Brusquement, le sol se mit à trembler violemment. Une crevasse apparut au milieu de l'étroite rue, semblable par la forme à un éclair.

« Qu'est-ce qui se passe ? » s'exclama Carlos d'un ton apeuré, en agrippant la main de sa sœur.

Un hurlement retentit. Ana regarda au coin de la rue et vit des gens ouvrir leur porte et sortir sur la place.

Elle leva les yeux vers la montagne Noire, haute et menaçante au-dessus de la ville. Un autre grondement tonitruant se fit entendre, comme si la terre gémissait, puis ce qui ressemblait à une explosion souterraine, aussi forte que les coups de canon qu'on tirait sur le port pour célébrer le départ d'un navire important.

« Il faut nous dépêcher, dit Antonio.

– Devrions-nous chercher un abri ? demanda la veuve Silva.

– Non. Il nous faut attendre de voir de quel côté la lave coule – elle peut très bien descendre au sud plutôt qu'au nord vers la ville ; mais la cendre, elle, restera mortelle. Je crois que c'est au large que nous serons le plus en sécurité.

– Mon père disait que parfois, la mer monte et noie les terres, dit Ana. Cela peut-il arriver ?

– C'est possible, répondit Antonio, mais je crois que ce sera le moindre mal.

– Nous devrions sonner le tocsin, intervint Rudi. Pour prévenir tout le monde que la montagne entre en éruption.

– Je vais t'accompagner, dit Pablo. Pour t'aider à tirer sur la corde. »

Ana vit une entente naître entre les deux garçons autrefois ennemis.

Antonio posa la main sur l'épaule de Carlos.

« Carlos, viens m'aider à charger ma barque. »

Rudi et Pablo partirent donc en direction de l'église tandis qu'Antonio et Carlos se dirigeaient vers le port, laissant Ana et la veuve Silva en tête à tête.

« Nous sommes seules, remarqua Ana. Dites-moi ce qui s'est passé. »

Derrière elles, le grondement souterrain se faisait de plus en plus

fort.

« Ana, ta mère est morte. »

L'espace d'un instant, Ana resta le souffle coupé, comme pétrifiée. Elle avait l'impression de tout voir arriver au ralenti, comme si elle était sous l'eau.

« Je ne voulais pas te l'annoncer devant les garçons, continua la veuve Silva. Je suis sincèrement navrée. »

Encore une fois, Ana ne répondit rien. Elle ne voulait pas y croire. Et en même temps, elle savait, au fond d'elle-même, que c'était vrai.

La cloche de l'église se mit à sonner le tocsin.

« Je devrais être auprès d'elle, dit-elle enfin d'une voix qui ne semblait pas lui appartenir.

– Tu ne peux plus rien pour elle maintenant », répondit la veuve Silva.

Ana la dévisagea sans la voir.

« Comment est-ce arrivé, le savez-vous ? Étiez-vous avec elle ? »

La vieille femme secoua la tête.

« Je l'ai trouvée sans vie. J'ai fait sa toilette mortuaire, comme elle l'aurait voulu. »

Ana sortit brutalement de son état second.

« Ma place est auprès d'elle. »

La veuve Silva la retint par le bras.

« Tu dois penser à tes frères, à toi-même. »

Ana secoua la tête.

« Je ne peux pas simplement l'abandonner ! On ne fait pas une chose pareille ! Vous ne pouvez pas croire que je sois prête à...

– Écoute-moi. Ils l'ont tuée, Ana. Je l'ai vue de mes propres yeux. Je lui ai mis son chapelet entre les mains et sa bible à côté de la tête. Plus rien ne peut lui faire de mal. Nous ne pouvons que prier pour qu'elle ait retrouvé ton père. Mais il faut que nous partions. Ne comprends-tu pas que s'ils te rattrapent, ils te tueront, toi aussi ? Pareil pour Pablo et Carlos. »

Elle leva les yeux.

« Si la montagne ne nous tue pas tous avant. »

Ana resta figée sur place, paralysée par l'indécision. C'est alors qu'un dernier grondement retentit, énorme, comme si le monde entier se brisait. Il fut suivi d'un bruit tel qu'elle n'en avait jamais entendu : une explosion dans les profondeurs de la montagne. Quelques instants plus tard, une gerbe de feu et de roche en fusion jaillit du cratère, illuminant le ciel nocturne de rouge, d'orange et d'or.

Brusquement, la place se retrouva envahie de monde. Ana vit les soldats lâcher leurs armes et s'enfuir. D'autres tombèrent à genoux pour prier, d'autres encore se mirent à condamner leur porte avec des caisses en bois, comme si cela pouvait les aider à repousser la rivière

de feu.

« Ana, nous devons partir ! » s'écria la veuve Silva.

Tout autour d'elles, les gens hurlaient de terreur. Des torrents de feu fusaient du cratère dans toutes les directions, telles les étincelles d'une enclume sous les coups d'un forgeron. D'énormes morceaux de roche noire, projetés en l'air, retombaient sur les pentes avec fracas.

Une énième explosion retentit. Une rivière de lave incandescente commençait à se rapprocher de la ville. Un nuage de cendre brûlante s'apprêtait à s'abattre dessus. Une cendre qui n'était plus grise, mais noire.

« La neige noire », dit Ana, se rappelant la mise en garde de son père.

Une bouffée de chagrin lui noua la gorge. Elle savait qu'elle ne se pardonnerait jamais d'avoir laissé sa mère sans sépulture. L'idée que celle-ci était morte seule et effrayée, aux mains de brutes, la hanterait pour le restant de ses jours, elle en avait conscience. Mais elle savait aussi que la veuve Silva avait raison. Si elles voulaient avoir une chance de s'en sortir, elles devaient fuir maintenant.

« Ana ? » insista doucement la vieille femme.

Ana se jura que s'ils survivaient – s'ils survivaient tous –, elle traînerait les meurtriers de son père et de sa mère devant la justice. Elle hocha la tête.

« Je comprends. Merci. »

Alors qu'une troisième gerbe de lave en fusion et de roche illuminait le ciel nocturne, Pablo ressortit en courant de l'église avec Rudi, qui le suivait aussi vite que sa jambe tordue le lui permettait, et les rejoignit.

« Venez, dit Ana avant que Pablo ne demande où était leur mère. Maman va rester prier pour le salut de la ville. Elle veut que je vous emmène en sécurité, Carlos et toi. Elle a foi que Dieu la sauvera. »

Pablo sembla accepter cette explication. Toute leur vie, leur mère avait passé le plus clair de son temps à l'église. Elle y était moins malheureuse.

Ana retint ses larmes. Elle sentit le regard de Rudi posé sur elle et se rendit compte qu'il savait qu'elle mentait. Mais à son grand soulagement, il ne fit aucune remarque.

« Dépêchez-vous, ajouta-t-elle. Nous n'avons plus beaucoup de temps. »

« **Q**ue voulez-vous dire ? » demanda sèchement le maire.

Le curé se tourna vers la porte.

« Exactement ce que je dis, mon frère. Il n'y a plus de soldats. Ils ont fui. »

Ils étaient dans les appartements privés du maire à l'hôtel de ville.

« Nous devrions partir aussi. Les chevaux sont prêts. »

Le maire était en train de remplir un coffre en bois de richesses volées sur *La Blanca*.

« Mon frère ! insista le curé d'un ton plus vif. Nous ne pouvons pas en porter davantage. »

Le maire lui coula un regard.

« Ne devriez-vous pas être à l'église avec vos ouailles ? À prier Dieu de nous sauver ? »

Le curé s'empourpra.

« La voiture attend devant le perron. Nous ne pouvons pas tarder davantage. Si le peuple nous voit partir... »

– Le “peuple”, répliqua le maire avec mépris, ne s'opposera pas aux soldats.

– Je vous l'ai déjà dit, les soldats ont fui. »

La pièce trembla et une lézarde sinueuse apparut dans le mur. Du plâtre tomba du plafond.

« Je vous en supplie, mon frère, dit le curé, laissez le reste. Vous avez les objets les plus précieux. »

Le maire en attrapa encore quelques-uns. Cela lui faisait mal au cœur de devoir abandonner les lingots d'or et les coupes en argent. Il fourra des poignées de rubis et d'autres bijoux dans ses poches.

« Gardes ! appela-t-il d'un ton impérieux. Venez ! »

Lorsque personne ne répondit à son appel, il indiqua au curé d'attraper une des extrémités du coffre, et empoigna l'autre. Chancelant sous son poids, ils sortirent de la pièce et entreprirent de traverser les couloirs vides de l'hôtel de ville.

« Où sont les gardes ? demanda sèchement le maire.

– C'est ce que j'essaie de vous dire depuis tout à l'heure. Tout le monde est parti. »

Une lueur de colère apparut dans les yeux du maire.

« Je les ferai pendre pour avoir déserté leur poste. »

Les deux hommes – l'un vêtu de noir ecclésiastique, l'autre de ses plus beaux atours espagnols – sortirent en trébuchant sur le perron. En dessous d'eux, sur la place, régnait une scène de chaos. Femmes et hommes couraient dans tous les sens, sous une pluie de cendres brûlantes.

Le maire commença à suffoquer. Il sortit de sa poche un mouchoir de fine batiste et le pressa sur son nez et sa bouche. La voiture les attendait au pied des marches. Les deux chevaux piaffaient nerveusement sur le sol instable.

Le cocher sauta à terre pour leur ouvrir la porte du véhicule. Le maire et son frère y montèrent, rangeant le coffre à leurs pieds. Puis le cocher regagna son siège, fit claquer son fouet et les cheveux s'élancèrent, en direction du port.

« Pas par là, imbécile ! cria le maire en passant la tête par la fenêtre. Prenez la route de la côte.

– Mais, mon frère... », tenta d'objecter le prêtre.

Le maire refusa de l'écouter.

Le cocher fit faire demi-tour à l'attelage. Sans se soucier de qui pouvait se trouver sur son chemin – hommes, femmes ou enfants –, il obéit aux ordres et prit la direction de la vieille route littorale qui partait vers l'est.

Sur le port, c'était la folie. Ana n'avait jamais rien vu de pareil. Il semblait y avoir des centaines de gens. Certains prenaient la mer. D'autres se construisaient des abris sous les jetées ou les bateaux de pêche, espérant y être protégés de la cendre et de la lave.

« C'est par là ! » lança Pablo.

Ana suivit son frère, hébété. Sa mère était morte, son père aussi. Aucun d'eux peut-être ne survivrait à cette nuit. La rivière de feu s'était divisée, d'abord en deux puis en quatre. À présent, il semblait que sept énormes rubans de lave soient en train de couler du cratère en direction de la ville. Le nuage de cendre noire cachait la lune et le ciel. C'était une vision de fin du monde.

« Tiens », dit la veuve Silva en lui tendant un panier.

Dedans se trouvaient du poisson fumé enveloppé d'un linge et une miche de pain. Ana, pour sa part, avait des fruits secs dans sa poche et un fromage de chèvre qu'elle avait réussi à trouver en chemin alors qu'ils se précipitaient vers le port. C'était peu. Mais tant qu'ils avaient de l'eau fraîche, ils s'en sortiraient, s'ils parvenaient à éviter la cendre. Ana savait que tout dépendait de la direction du vent.

Ils coururent sur le sable noir pour atteindre la jetée, Ana modérant toutefois son allure pour s'assurer que Rudi et la veuve Silva arrivaient à les suivre.

Antonio et Carlos les attendaient près de la yole. Ana fut surprise. L'embarcation, une longue barque à fond plat dotée d'un mât et d'une voile, était plus grande qu'elle ne s'y était attendue. Peut-être les rumeurs faisant d'Antonio un gentilhomme espagnol disaient-elles vrai.

Antonio tendit la main à la veuve Silva pour l'aider à gravir la passerelle. Carlos serra son jumeau dans ses bras, avant de regarder autour de lui.

« Où est maman ? »

Ana ouvrit la bouche, mais ce fut Rudi qui répondit.

« Elle est avec d'autres femmes courageuses à l'église. Elles prient

pour le salut de la ville. »

Comme Pablo, Carlos sembla accepter cette explication. Ana fut prise de gratitude. D'une façon ou d'une autre, Rudi avait deviné qu'il était arrivé quelque chose à leur mère.

« Merci, lui chuchota-t-elle alors qu'il lui prenait des mains le panier de la veuve Silva.

– Je suis désolé pour vous », murmura-t-il en retour.

Ana sentit une bouffée d'affection envers le jeune paria l'envahir. Puis une nouvelle gerbe de feu et de roche jaillit du cratère.

« Vite, dit Antonio en retirant la passerelle. Il faut nous éloigner du rivage aussi rapidement que possible. »

Ana regarda autour d'elle avec désespoir.

« Mais comment allons-nous faire pour manœuvrer le bateau sans équipage ? »

Antonio sourit, puis grimaça lorsque cela exerça une pression sur son œil enflé.

« Oh, nous avons un équipage.

– À vos ordres, capitaine, fit Pablo en exécutant un salut.

– Carlos, peux-tu larguer l'amarre ? » ordonna Antonio en prenant place à la barre pour gouverner.

Carlos courut à la poupe dénouer le cordage. Puis Pablo et lui écartèrent la barque de la jetée en s'aidant des rames, avant de se mettre hâtivement en position, de part et d'autre de l'embarcation. Ils commencèrent à ramer et, lentement, la yole prit de la vitesse. Le port était rempli de bateaux qui tentaient tous d'atteindre l'embouchure du port, mais Antonio réussit à se faufiler entre eux pour gagner le large.

« Hissez la voile ! » cria-t-il.

Pablo et Carlos reposèrent leurs rames et se levèrent d'un bond pour tirer sur les cordages permettant de dresser la vergue. Ana les regarda faire avec fierté. Elle ignorait totalement qu'ils étaient si bons marins, et elle aurait aimé que son père l'ait su. Une fois la vergue en place, Pablo détacha le gréement et l'unique voile, blanche et carrée, se déploya.

Il pleuvait à présent sur la ville et sur la mer des fragments de roche. Déjà, Ana pouvait voir des traces de cendre grise sur leur voile blanche. Un rocher, plus gros que les autres, tomba dans l'eau non loin de la poupe du bateau. Un jet de vapeur salée en fusa avec un sifflement, libérant une odeur de soufre.

Mais ils réussirent à profiter d'une bourrasque pour s'avancer plus loin dans l'océan houleux. Ana espérait seulement que cela suffirait.

Des morceaux de roche noire en flammes, gros comme la tête, dévalaient la pente avec fracas.

Sur la route littorale menant vers l'est, le cocher fouetta ses chevaux pour les faire accélérer. D'un côté de la chaussée, il y avait le flanc abrupt de la montagne. De l'autre, le vide, avec la mer en contrebas. Brusquement, il tira sur les rênes pour faire arrêter les chevaux. Devant lui, il avait vu que la route était en partie bloquée. Il devait y avoir eu un éboulement.

La voiture s'arrêta en cahotant.

Le maire sortit la tête par la fenêtre.

« Monsieur, nous ne pouvons plus avancer ! lui cria le cocher. C'est trop dangereux.

– Balivernes, répliqua le maire avec un geste dédaigneux de la main. La voiture a la place de passer.

– Ses roues sont trop larges. »

La tête du curé apparut par l'autre fenêtre de la voiture.

« Il a raison, dit-il, l'air inquiet. Mon frère, nous devrions faire demi-tour.

– Vous êtes fous ? s'exclama le maire. La lave se dirige vers la ville. Non, nous aurons plus de chances de nous en sortir par là. Si nous parvenons à atteindre l'autre côté du cap, nous serons en sécurité. »

Le curé se réadossa à son siège.

« Descendez de là, cria le maire au cocher. Vous pouvez guider les chevaux. De l'autre côté des rochers, la route est dégagée.

– Monsieur, sauf votre respect... », commença à protester l'homme.

Le maire tira un poignard de sa ceinture.

« Faites ce qu'on vous dit, menaça-t-il. À moins que vous préfériez que je choisisse à votre place. »

Acculé, le cocher sauta à bas de son siège. Il passa les rênes par-dessus la tête des chevaux et entreprit d'essayer de les guider à travers l'éboulis. La voiture s'ébranla avec un cahot. Les roues se mirent à tourner. L'homme voyait bien que les bêtes avaient les yeux écarquillés de peur, mais il les encouragea à voix basse et elles firent ce qu'il leur ordonnait. D'un geste ample, il leur couvrit la tête de son large manteau de route pour les protéger de la pluie de cendres.

Lentement, prudemment, dangereusement, l'équipage se fraya un chemin à travers l'éboulis. Ils avaient presque atteint l'autre côté lorsque le cocher leva les yeux et vit un énorme rocher noir qui tombait du ciel droit sur eux. Il leva le bras avec un cri. Les cheveux se cabrèrent, fouettant l'air suffocant de leurs sabots. L'un d'eux toucha le cocher à la tempe et il s'écroula, assommé.

Terrifiés par le bruit et les bouts de roche qui tombaient autour d'eux, les deux chevaux se cabrèrent à nouveau. Ils essayaient de se dégager des brancards qui les retenaient attelés à la voiture. Dans leur

affolement, l'animal de gauche dérapa dans la cendre et glissa de l'étroit sentier. Incapable de garder l'équilibre sur les pierres et les roches instables, il bascula dans le vide, entraînant l'autre cheval et la voiture dans sa chute.

Il y eut un étrange flottement, presque un moment de silence. Puis le cocher se redressa, étourdi. Il se rendit aussitôt compte de la chance qu'il avait eue.

*
* *

De la poupe du bateau, Ana regardait la ville de l'autre côté des flots.

Le monde était en feu. Tout ce qu'elle connaissait avait disparu. Le flanc de la montagne n'était plus que flammes. Et des gerbes de lave en fusion continuaient de jaillir du cratère.

Elle déglutit. Les pentes sur lesquelles ils avaient joué étant enfants, leur petite maison blanche au-dessus des vignes, la chèvre qu'elle avait sauvée de chez Antonio, étaient en plein sur la trajectoire de l'un des sept rubans de feu. Leurs verts pâturages étaient en train d'être recouverts par la lave. La terre était devenue noire et la cendre continuait de tomber, inlassablement. Étouffant le ciel et la lune, les animaux et les hommes.

Ana garda les yeux fixés sur la montagne Noire et se demanda si quelque chose allait survivre. S'ils allaient survivre, eux.

Les paroles de son père résonnaient dans sa tête : les sept demoiselles dans le ciel, comme les sept îles. Par cette nuit de janvier, cinq mois plus tôt, il avait dit qu'ils avaient de la chance.

« Mais que dirais-tu maintenant, papa ? » demanda-t-elle en luttant pour retenir ses larmes.

SAMEDI 15 MAI 1706

Dix jours après

À bord de la yole d'Antonio, ils avaient pris le large au petit matin du mercredi 5 mai – le jour du début de l'éruption. Avec Pablo et Carlos comme membres d'équipage, et avec l'aide de Rudi et d'Ana, Antonio avait profité d'un vent alizé pour leur faire contourner le cap afin de se mettre à l'abri du danger.

Ils avaient regagné la côte le lendemain et, après quelques heures d'ascension, avaient découvert une cabane de berger abandonnée à l'ouest de la montagne Noire. La lave avait coulé vers le nord et l'est, laissant les pentes à l'ouest pratiquement intactes. Le ciel était sombre. Il n'y avait ni jour ni nuit. Mais ils étaient en vie, et en sécurité.

Au loin, ils pouvaient encore voir le feu jaillir des entrailles du volcan. Ils pouvaient encore entendre les craquements de la terre. Mais les flots de lave étaient loin, et le vent poussait la suffocante cendre noire dans la direction opposée. Ils avaient de l'eau fraîche. La cabane abandonnée semblait parfaitement adaptée pour s'abriter en attendant de voir la suite.

Ils attendaient depuis dix jours.

À l'aube du samedi 15 mai, Ana émergea de l'humble construction dont ils avaient fait leur chez-eux. Antonio était déjà sorti ; la veuve Silva dormait encore. Aussitôt, elle sentit que quelque chose avait changé. Elle prit une profonde inspiration, et comprit brusquement. Le ciel était bleu. L'air était limpide. Le soleil brillait. Elle pouvait voir à des lieues à la ronde.

La montagne Noire s'était tue.

Pendant un moment, Ana se contenta de dévorer des yeux ses alentours. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Elle osait à peine y croire. Puis la joie et le soulagement l'envahirent, et elle lança par-dessus son épaule :

« Réveillez-vous ! Pablo, Carlos, Rudi ! Réveillez-vous ! »

Dans la cabane, trois garçons endormis levèrent la tête de la paille posée à même le sol, clignant des yeux dans la lumière du jour nouveau. La veuve Silva, qui somnolait dans un fauteuil à côté de

l'âtre vide, sortit de sa torpeur. Elle se redressa avec raideur et rejoignit Ana dehors.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Il y a un problème ?

– Je crois que c'est fini, répondit la jeune fille. C'est fini. »

Puis les mots se coïncèrent dans sa gorge alors qu'elle réalisait ce que cela voulait dire. Elle agrippa la main de la vieille femme pour se retenir de tomber. Antonio lui avait dit que parfois, les volcans restaient en éruption pendant des années. Elle avait pensé qu'ils ne pourraient peut-être jamais rentrer chez eux. Mais cela n'avait duré que dix jours. Au bout du compte, ils avaient eu de la chance. Exactement comme son père le lui avait promis.

« C'est fini », répéta-t-elle à part elle.

Pablo et Carlos sortirent en courant de la cabane, suivis de Rudi.

« Regardez autour de vous », leur dit Ana en tournant sur elle-même, les bras écartés, pour leur montrer la vue.

Depuis plus d'une semaine, ils vivaient dans la pénombre et la crainte. Et là, tout à coup, un monde nouveau s'étalait à leurs pieds.

Pendant un moment, le petit groupe resta immobile et silencieux. Il n'y avait rien à dire – et en même temps, tout. Puis Ana ressentit le besoin d'explorer davantage, de voir par elle-même.

« Que dites-vous de monter sur le cap, voir si nous trouvons Antonio ? »

Les yeux des trois garçons étincelèrent d'excitation.

« Je vais rester ici m'occuper du feu », dit la veuve Silva.

Ana vit des larmes dans ses yeux.

*

* *

Ils se mirent en route.

L'île offrait une apparence différente, constata Ana. Il y avait de la roche noire et déchiquetée là où autrefois s'étendaient des prés verts. Des piliers de lave et des dunes noires là où autrefois se dressaient des arbres. Par endroits, cependant, elle apercevait un dragonnier encore debout, ou un bosquet de cèdres.

Alors qu'ils continuaient de grimper, elle commença à voir que certaines parcelles de terre avaient également été épargnées. Les flots de lave s'étaient frayé un chemin droit au nord, du cratère à la mer. À l'est, la cendre noire avait tout recouvert. Mais de leur côté de la montagne, quelques vignes avaient survécu.

« Je vois Antonio, là-bas ! » s'écria Carlos en tendant le doigt devant lui.

Ana le repéra, debout sur la crête. Il devait s'être réveillé encore plus tôt qu'elle et être monté voir s'il restait quoi que ce soit à sauver.

Elle commença à espérer que c'était le cas.

Il sourit en les voyant arriver à sa hauteur.

« Il n'y a plus rien, dit Carlos en regardant son frère. Le port, les bateaux, tout a disparu. »

Ensemble, ils baissèrent les yeux pour considérer ce qui jusqu'alors avait été le plus grand port de Tenerife. La digue avait été emportée et on distinguait dans la baie plusieurs petits îlots de lave noire. La majeure partie de la ville avait été ensevelie sous la rivière de feu et de cendre. Ana retint son souffle en imaginant la peur et le désespoir qu'avaient dû ressentir ceux qui avaient attendu trop longtemps pour fuir.

« Pas totalement, répondit Antonio. Regarde mieux. »

Ici et là étincelaient encore quelques-uns des blancs édifices de la ville. Ils étaient roussis par les flammes et pour certains presque en ruine, mais ils tenaient encore debout. La maison du capitaine du port n'avait pas été emportée. Sur la plage, on pouvait discerner quelques bateaux de pêche retournés.

« Je crois que je vois la flèche de l'église, dit Rudi.

– Et moi, le toit de la mairie », ajouta Pablo.

Carlos leva les yeux vers sa sœur.

« Est-ce que cela veut dire que nous pouvons rentrer à la maison retrouver maman ? »

Ana savait qu'Antonio la regardait. Elle lui avait tout raconté. La découverte par son père que c'était le maire lui-même qui avait organisé le naufrage de *La Blanca*. Sa propre certitude que les hommes du maire avaient ensuite volé le trésor, sous couvert d'une mission de sauvetage, puis sabordé le navire, entraînant la mort de tous ceux à bord. Et que son père avait vu tout cela se faire depuis cette clairière dans la montagne.

Elle lui avait également fait part de sa conviction que sa mère avait révélé au curé ce qu'avait vu son époux lorsqu'elle s'était confessée. Et que le curé, ensuite, l'avait rapporté à son frère le maire. Cela avait signé l'arrêt de mort de María Pérez également.

Ana avait eu l'intention d'annoncer le décès de leur mère aux garçons au moment opportun. Lorsqu'elle serait sûre que le danger que représentait le volcan était écarté. Ce moment était arrivé plus vite qu'elle ne l'avait prévu, mais elle savait qu'elle n'avait pas le choix.

« Viens t'asseoir près de moi, Carlos, lui dit-elle en tapotant l'herbe à côté d'elle. Toi aussi, Pablo. »

Les jumeaux échangèrent un regard nerveux. Rudi alla rejoindre Antonio.

« Notre père était un homme courageux, commença Ana. Il a toujours eu la force de ses convictions. Il avait du courage, et c'est

pour cela que... »

Elle prit une profonde inspiration.

« C'est pour cela qu'il a été tué.

– Tué ? » répéta Pablo.

Carlos, de son côté, baissa les yeux.

Ana attendit, mais ni l'un ni l'autre ne posa plus de questions. Elle comprenait. Ils voulaient savoir – mais en même temps, n'en supportaient pas l'idée. Ils étaient encore jeunes. Lorsqu'ils seraient plus vieux, elle leur raconterait tout. Mais pas tout de suite.

« Comme vous le savez, continua-t-elle avec précaution, notre mère trouvait la vie difficile. Mais elle aussi avait un grand courage. Elle savait où est le bien. Elle est morte en protégeant la mémoire de son époux. Elle est morte pour nous protéger, nous. »

À côté d'elle, Carlos fondit silencieusement en larmes. Ana passa le bras autour de ses épaules, et sentit Pablo s'appuyer contre la sienne.

Loin en contrebas, dans la vallée noircie, la cloche de l'église de la vieille ville se mit à retentir.

DIMANCHE 15 MAI 1707

Un an après

Alors que l'été 1706 laissait place à l'automne, puis l'automne à l'hiver, d'autres familles revinrent.

Comme Ana, ils voulaient reconstruire leur vie. Ils voulaient rebâtir la ville qu'ils aimaient. Rien ne permettait de deviner que ce petit village de pêcheurs ait pu être autrefois le port le plus important de Tenerife. L'eau était trop peu profonde et les îlots de roche noire dans la mer rendaient la navigation dangereuse. Les navires arrivaient toujours d'Espagne, mais ils mouillaient désormais dans le nouveau port grouillant d'activité sur la côte nord-est. Avec le temps, celui-ci deviendrait la capitale de l'île. Leur petit village sur la côte nord-ouest était oublié de tous, sauf de ceux qui y résidaient.

Lorsque les crimes du maire et de son frère avaient été révélés, le nouveau conseil municipal avait présenté ses excuses à Ana et sa famille. Le cocher qui avait tenté de conduire le maire et son frère à l'abri du danger avait tout raconté. La voiture avait été retrouvée au pied de la falaise, les deux chevaux morts encore dans les brancards. Les corps du maire et du curé se trouvaient à l'intérieur. Le coffre rempli de richesses s'était brisé, éparpillant rubis et autres pierres précieuses aux alentours. Une partie de celles-ci avait été consacrée à la reconstruction de la mairie.

Le conseil municipal avait blanchi le nom du père d'Ana et officiellement reconnu sa mère victime de meurtre. Bien que leurs corps aient été perdus dans l'éruption, une stèle blanche dans le cimetière disait : *Tomás Pérez et María Pérez, morts au service de la ville qu'ils aimaient.*

Ana s'y rendait toutes les semaines avec ses frères pour y déposer des fleurs.

Le dimanche 15 mai 1707, un office fut célébré à la mémoire de tous ceux qui étaient morts dans la catastrophe. Chacun y assista vêtu de ses plus beaux habits et de son plus beau chapeau.

Un an, jour pour jour, s'était écoulé depuis la fin de l'éruption. Beaucoup y avaient trouvé la mort, suffoqués par la cendre ou enterrés vivants chez eux lorsque la lave dévalant la montagne avait enseveli une partie de la ville.

Ana inclina la tête. Elle pria pour l'âme de son père et de sa mère, mais aussi de tous ceux qui avaient perdu la vie un an plus tôt. Antonio et la veuve Silva, ses frères Pablo et Carlos, ainsi que leur meilleur ami, Rudi, étaient tous assis sur le banc à côté d'elle.

Rudi avait quinze ans maintenant. En grandissant, sa colonne vertébrale s'était légèrement redressée. Son bras tordu s'était musclé à force de construire maisons et enclos, et d'aider les fermiers à replanter vignes et arbres fruitiers. Il ne serait jamais aussi agile que Pablo ou Carlos, mais c'était un beau jeune homme aux épaules larges.

Ana leva les yeux vers les vitraux de l'église et se laissa bercer par les voix du chœur. La musique lui réchauffait le cœur. Le soleil projetait sur l'autel des motifs miroitants de lumière colorée. Le conseil municipal lui avait offert un lopin à l'ouest de la ville, en compensation de ce que son père avait perdu. Elle en serait, elle, une femme, propriétaire à part entière. Après la messe, elle devait se présenter à la mairie pour signer les papiers.

Elle ne savait pas ce qu'elle allait faire.

Elle fixa les yeux sur la robe noire du nouveau curé, un jeune homme originaire d'une autre des îles Canaries. Il était bon et plein d'enthousiasme et, de l'avis d'Ana, enrichissait grandement leur minuscule communauté de sa présence.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », dit le curé.

Il leva la main droite et fit le signe de croix.

« Amen. »

Tout le monde répondit, certains à voix haute et d'autres, comme Ana, à voix basse, pour eux-mêmes.

« Amen. »

L'office était terminé.

Alors que la congrégation sortait de l'église, le curé, posté à la porte, en salua tour à tour chaque membre. Il sourit à Ana et aux garçons, s'inclina légèrement à l'adresse de la veuve Silva, et serra la main d'Antonio.

Dehors, sur la place, le soleil brillait. Ana resta immobile un moment, à contempler simplement la scène qui s'offrait à ses yeux. La mairie était encore debout, malgré ses murs lézardés. Un échafaudage avait été monté dans ses jardins privés pour réparer les dégâts qu'avait subis son toit. Le perron de pierre blanche depuis lequel Antonio avait

tenté de convaincre les habitants de l'écouter était brisé. Des bourrelets noirs témoignaient de l'incursion de la lave jusqu'au cœur de la ville. Ils rendaient le sol inégal.

À l'écart de la place, dans la zone globalement épargnée par l'éruption, de nouvelles maisons étaient en cours de construction. Des commerçants ouvraient des boutiques – pour vendre étoffes, livres et poteries, tout ce dont on pouvait avoir besoin. La plupart des familles avaient tout perdu, mais leur petite ville blanche était en train de revenir à la vie. Elle ne serait plus jamais la même, mais restait un endroit où il faisait bon vivre.

Ana savait que sa place était ici. Mais ses frères ? Elle n'en était pas si sûre.

Alors qu'Antonio s'approchait puis s'arrêtait à ses côtés, elle mit sa main en visière pour protéger ses yeux du soleil éclatant.

« As-tu pris ta décision ? lui demanda-t-il.

– Cela dépend de la réponse de Rudi.

– Tu sais ce qu'elle va être, répliqua-t-il. Veux-tu que je t'accompagne à la mairie ? »

Ana secoua la tête.

« C'est quelque chose que je dois faire par moi-même. Si j'y vais. »

Elle se tourna pour le regarder.

« Votre offre tient-elle toujours ?

– Bien sûr. Pablo et Carlos sont faits pour travailler en mer. Tu l'as vu toi-même. N'importe quel capitaine serait ravi de les avoir sous ses ordres. Lorsqu'ils seront en âge, je leur achèterai une commission à tous les deux.

– Merci. »

Ana se mordit la lèvre. Ses frères semblaient si jeunes, mais ils avaient presque treize ans. Dans un an, ils seraient assez vieux pour s'engager et intégrer l'équipage d'un navire. L'émotion la submergea. Ils partiraient de l'île. Elle ne les reverrait peut-être jamais.

« Parle à Rudi », insista doucement Antonio.

Craignant de perdre ses moyens si elle reprenait la parole, Ana se contenta de hocher la tête.

« Viens à la maison quand tu auras fini », ajouta-t-il.

Il possédait désormais une belle demeure à balcons de bois qui donnait sur la mer. Il avait fait à Ana le récit de sa vie. Il était le fils unique d'un riche marchand du sud de l'île. Après une dispute, il avait quitté le logis familial pour n'y jamais revenir. À la mort de son père, il était devenu riche. Il avait hérité de son domaine, qu'il avait vendu, et s'était racheté une maison et des terres dans le nord de Tenerife. Il n'avait plus besoin de se cacher dans la montagne. Au lieu de cela, il avait pris sa place parmi les meneurs de la reconstruction de la ville.

« Courage », dit-il en tapotant l'épaule d'Ana.

Puis il se retourna pour chercher les garçons, qui étaient adossés au mur près de l'église.

« Pablo, Carlos, avez-vous faim ?

– Je pourrais manger un cheval, répondit Pablo.

– Que diriez-vous de vous joindre à moi pour le déjeuner ? Mme Silva a eu l'amabilité d'accepter mon invitation.

– Et Rudi et Ana ? » demanda Carlos.

Pablo lui donna un coup de coude dans les côtes. Comme à son habitude, Carlos baissa les yeux.

« Rudi et Ana nous rejoindront dès qu'ils le peuvent, répondit Antonio. Venez. Allons voir ce que ma gouvernante nous a préparé. »

Ana regarda sa petite famille s'éloigner en direction de la plage, consciente qu'elle ne faisait qu'atermoyer. Elle était nerveuse à l'idée de la conversation à venir.

« Il y a un problème ? s'enquit Rudi.

– Veux-tu marcher un moment avec moi ? lui demanda-t-elle.

– Si vous le souhaitez », répondit-il.

Ils commencèrent à déambuler d'un pas tranquille. Rudi boitait toujours, mais c'était moins évident. Ils se promènèrent au hasard des petites rues, suivis ou précédés de leur ombre sur le sol lorsqu'ils marchaient au soleil.

La cloche de l'église se mit à sonner midi. Ana jeta un coup d'œil à l'horloge. Le conseil municipal l'attendait. Elle ne pouvait plus reculer.

Elle prit une grande inspiration.

« Rudi, j'espère que tu sais que je te considère comme un autre frère. »

Elle le sentit rougir à côté d'elle.

« C'est ce que j'ai toujours espéré, répondit-il.

– Nous avons vécu tant de choses ensemble.

– Oui.

– Pablo et Carlos sont de bons garçons... », poursuivit-elle, choisissant soigneusement ses mots.

Il hocha la tête.

« Il n'y en a pas de meilleurs.

– Cependant, ils n'aiment pas la terre comme moi je l'aime. Ou comme toi. »

Rudi afficha un large sourire.

« Non. Ils préfèrent la mer.

– Ils l'ont toujours préférée, admit Ana en riant. Mon père n'a jamais pu le comprendre, même s'il l'acceptait. Ils ne s'intéressaient absolument pas à la culture des vignes. C'est pour cela que c'est à moi qu'il a tout appris.

– Vous en savez autant que n'importe quel homme, répondit loyalement Rudi. Plus, même. »

Ana marqua un temps. C'était le moment. Elle ne voulait pas mettre Rudi dans l'embarras. En même temps, s'il ne souhaitait pas accepter sa proposition, il valait mieux qu'elle le sache. Le plus tôt possible.

« Le conseil municipal m'a offert un nouveau lopin où faire pousser des vignes, reprit-elle en jetant un coup d'œil en direction de la mairie. Ils m'attendent pour signer les papiers aujourd'hui. La terre m'appartiendrait entièrement et de plein droit.

– C'est ce que j'ai entendu dire », répondit prudemment Rudi.

Elle se tourna vers lui.

« Le problème, Rudi, c'est que je ne pourrai jamais me débrouiller toute seule. J'aurai besoin d'un contremaître, de quelqu'un pour m'aider à planter les vignes, à superviser les travailleurs, à récolter le raisin.

– Oui ? »

Ana crut déceler une note d'espoir dans sa voix, et cela lui donna le courage de continuer.

« Ce que je voudrais savoir, c'est si tu veux bien être cette personne, Rudi. Il ne faut pas te sentir obligé de dire oui. La dernière chose que je souhaite, c'est que tu aies le sentiment de me devoir quelque chose. »

Elle avait conscience de parler trop vite, et trop.

« Je ne vois personne dont je préfère avoir l'aide pour rebâtir l'exploitation de mon père. La veuve Silva continuera à vivre avec nous et à tenir la maison. Tu pourras rester habiter chez Antonio ou, si tu préfères, venir vivre avec les garçons et moi, et il y aurait... »

Ana sentit le reste de sa phrase lui échapper alors que Rudi la prenait dans ses bras pour la serrer contre lui, avant de reculer.

« Oui ! s'exclama-t-il. Je n'en reviens pas que vous ayez pu croire que ma réponse puisse être différente.

– Oh... »

Ana eut un soupir de soulagement.

« Oh, j'en suis si heureuse. »

Puis Rudi inclina la tête d'un air interrogateur.

« Qu'en pensent Pablo et Carlos ? Sont-ils d'accord avec ce projet ? »

Ana acquiesça.

« Oui. J'en ai parlé avec eux d'abord, puis avec Antonio et la veuve Silva. Tout le monde pense que c'est une excellente idée. »

Le visage de Rudi se fendit d'un énorme sourire et il s'inclina profondément.

« Dans ce cas, mademoiselle Pérez, c'est un honneur pour moi que d'accepter votre offre. »

Ana passa son bras sous le sien et, ensemble, ils regagnèrent la mairie. Aujourd'hui est le début d'une nouvelle aventure, songea Ana. En dépit de tout ce qui s'était passé, de tout ce qu'elle avait perdu, de

tout ce que la ville avait enduré, elle envisageait l'avenir avec un espoir nouveau.

Au-dessus de la mer, les goélands suivaient la flotte de pêche. Aux fenêtres de la ville, les roses, rouges et jaunes éclatants des premières fleurs de l'été, remplissaient les jardinières. Et loin au-dessus d'eux, au sud, se détachant fièrement sur le ciel bleu, la montagne Noire était silencieuse.

Jusqu'à la prochaine fois.

Remerciements

J'aimerais remercier tous ceux qui ont aidé ce court roman à trouver sa place sur la page, en particulier la légendaire Fanny Blake, la formidable Maria Rejt et toute l'équipe de chez Pan Macmillan, notamment Alice Gray, Samantha Fletcher, Marian Reid et Liz Cowen. Un grand merci, également, à mon agent Mark Lucas de la Soho Agency, ainsi qu'à Niamh O'Grady et Alice Saunders, à toute l'équipe de The Reading Agency, et à tous les professeurs, bibliothécaires, libraires et assistants qui veillent à ce que chaque œuvre du programme Quick Reads trouve son lectorat.